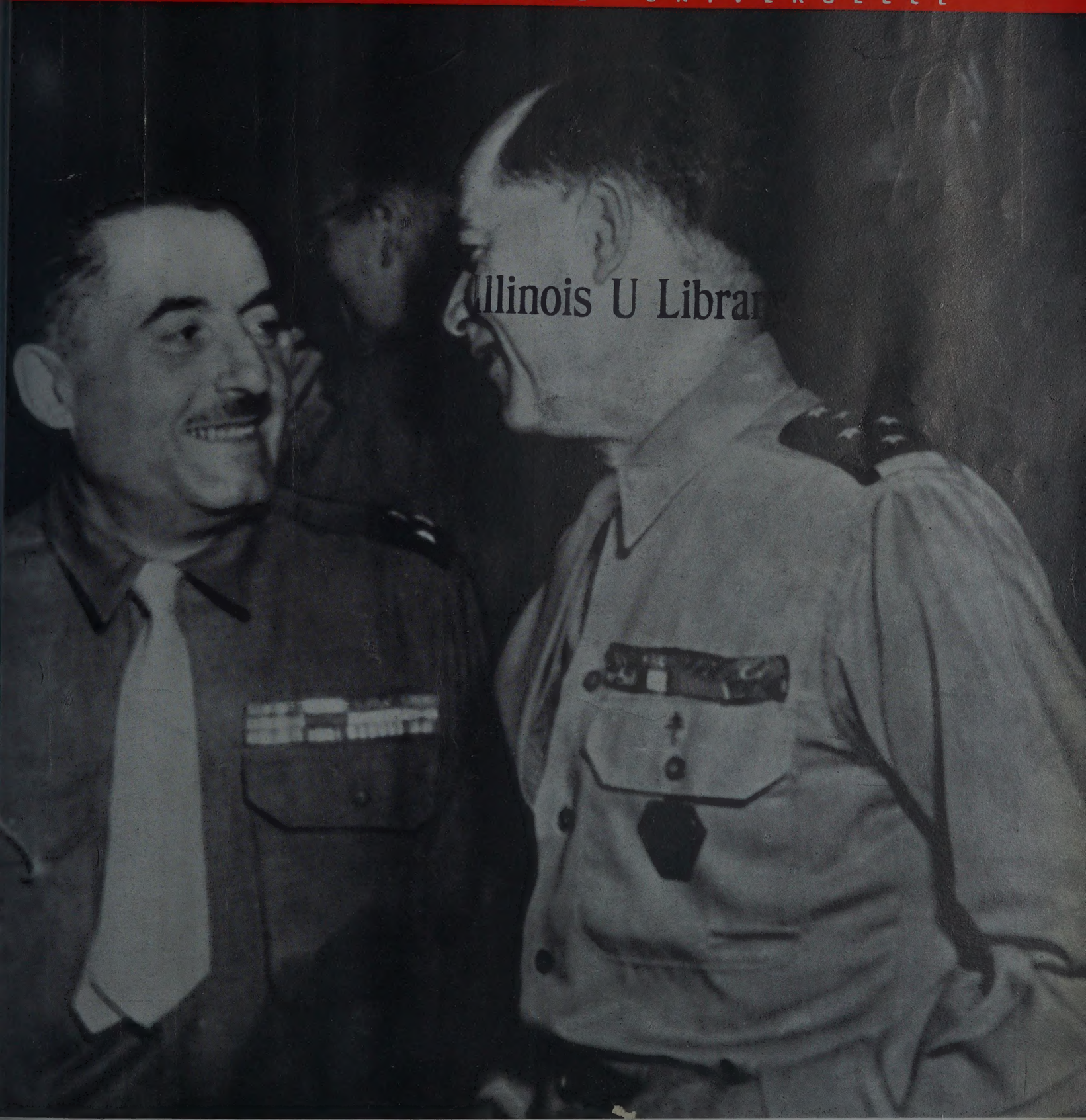
1er SEPTEMBRE 1951

N° 308 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE



Illinois U Libra

CONTINUATEURS DE LYAUTEY

Le nouveau résident général de France au Maroc, le général Guillaume, possède une expérience approfondie des affaires d'Afrique du Nord, où il a fait une partie de sa carrière. Le général Juin sait que l'œuvre qu'il a poursuivie dans l'esprit de Lyautey est en bonnes mains. (Lire notre article en page 220.)

Avec quel mets faut-il servir le

Château St. Georges

Le vin du CHATEAU SAINT-GEORGES est un vin généreux et franc il se plait dans la compagnie de mets de mêmes caractères : les grillades, les rotis et les fromages.

En effet, quoi de plus succulent et de plus loyal qu'une grillade ? Les rotis, viande rouge, volaille ou gibier représentent le moment culminant du repas. Ne servirait-on qu'un seul grand vin au cours de celui-ci, c'est le roti qu'il devrait accompagner. Et l'on ne saurait mieux choisir qu'un Château Saint-Georges.

Les fromages, aussi, sans lesquels il n'est pas de repas complet, appellent ce grand cru du Bordelais.

Le maitre de maison, responsable des vins qui paraissent sur sa table, doit avoir en réserve cette haute production de St-Georges-St-Emilion. Elle fait partie des quelques grands vins qui doivent constituer le fonds d'une bonne cave.

Faites-vous envoyer une caisse de 25 bouteilles de vin rouge GRAND CRU SAINT-GEORGES SAINT-EMILION 1949 mise du château, récolté exclusivement sur ma propriété au prix de :

7.000 FR. LA CAISSE, FRANCO (Métropole) tous frais et taxes compris. Paiement après réception.

Pétrus DESBOIS, MONTAGNE (Gironde)

Bien que

Marque nouvelle

FRIGÉROC

n'est pas né d'aujourd'hui !

Il a derrière lui

30 ans d'expérience en compresseur

15 ans d'expérience en armoire frigorifique

(compresseur PLANCHE)

FRIGÉROC est L'ARMOIRE IDÉALE

SIMPLE, ROBUSTE, SILENCIEUSE
DE BELLE PRÉSENTATION
ENTIÈREMENT MÉTALLIQUE

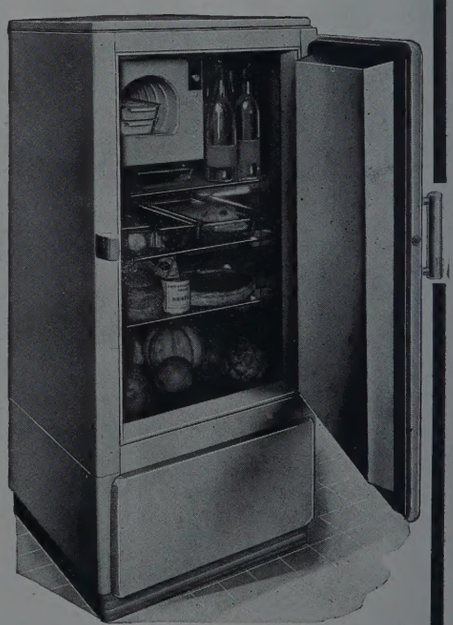
150 litres de capacité

5 ans de garantie

AU PRIX SANS CONCURRENCE DE :

107.500 FRS

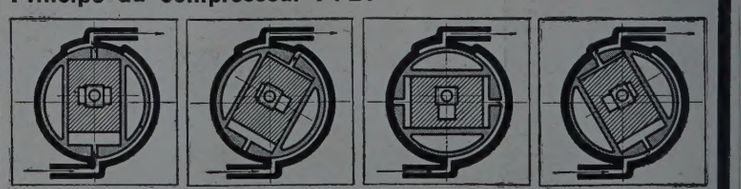
Comparativement aux appareils à absorption, la très faible consommation de FRIGEROC à compresseur (5 fois moindre) rembourse en 3 ans le prix de l'armoire complète par les économies de courant réalisées.



Dépositaires, revendeurs demandés.

Ste Anme des Compresseurs PLANCHE
Capital : 20.000.000 de fr.
VILLEFRANCE-sur-SAONE (Rhône)
Téléphone 3-35

Principe du compresseur P. B.



Au retour de croisière ...
toujours bien accueilli !

BYRRH

MAURICE KOTLER

FOURRURES

10, RUE LA BOÉTIE

Chapeau Maud et Nano

Photo Georges Saad

HUDSON'S FURS - LIMA PEROU VICHY SUR LE PARC

PUBLICIS

7me ANNÉE — NUMÉRO 308 8 SEPTEMBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

VARIATIONS SUR DEUX ROUES

Au lendemain de la guerre la bicyclette, le carburant faisant défaut, était redevenue la « petite reine ». Et les chroniqueurs d'évoquer, aux abords du demi-siècle, l'époque des belles cyclistes en canotier et en culottes bouffantes. Ce retour n'a été qu'une victoire sans lendemain. Sur les routes et dans les rues l'automobile règne de nouveau, de manière parfois despotique. La bicyclette n'en a pas moins conservé ses fidèles et ses enthousiastes. Le Tour de France, chaque année, en fournit la preuve. Et la souple machine à deux roues se prête à de multiples jeux, par exemple à ce « vélo-ball », dont les championnats internationaux se sont récemment déroulés à Milan. Son passé, en outre, offre matière à bien pittoresques reconstitutions. Ainsi, des étudiants de Dearborn sont allés dénicher ce tandem à dix places (ci-dessous), tandis qu'à Birmingham l'humour britannique se donnait carrière en faisant revivre les années où de graves messieurs en chapeau haut de forme enfourchaient leur « bécane » avec une dignité insurpassable.

ACTUALITÉS MONDIALES

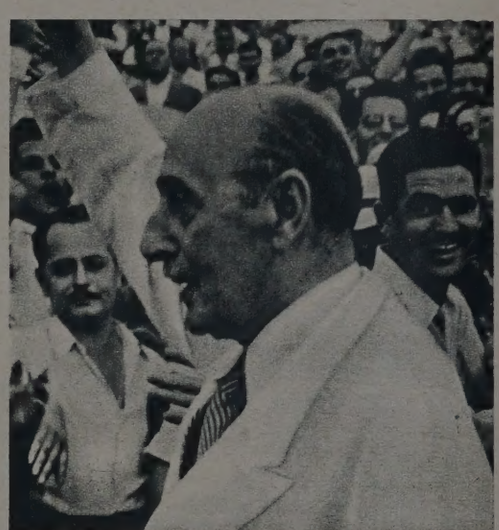
BALMORAL. Parmi les nombreux cadeaux que la princesse Margaret a reçus à l'occasion de son 21e anniversaire figure cette broche en brillants qui semble plaire beaucoup à la petite princesse Anne.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

LE GÉNÉRAL GUILLAUME a été désigné comme résident général au Maroc, le général Juin devant se consacrer au commandement atlantique de la zone Centre-Europe. Le général Guillaume est aussi chargé de l'inspection des forces d'Afrique du Nord en remplacement du général Kœnig. Il est âgé de cinquante-six ans.

PARIS. Repartant pour l'Arabie après un séj Londres, l'émir Fayçal, fils du roi Ibn Séoud et m des Affaires étrangères, a été reçu, lors d passage à Paris, par le président Vincent

BUENOS-AIRES. La campagne électorale s'est ouverte par un grand meeting à l'issue duquel le général et Mme Peron ont annoncé qu'ils brigueraient la présidence et la vice-présidence de la République.



ATHENES. L'inconnue des prochaines élections législatives grecques est représentée par le maréchal Papagos, qui a fondé le « Rassemblement grec » et qui jouit dans le pays d'une assez grande popularité.

DIEPPE. Le général Kœnig et le général ca Charlebois ont assisté à la cérémonie com rative de la tentative de débarquement sur les de Normandie en août 1942 que rappelle un mon

TAMPICO. Le cyclone qui a passé sur le Mexique a déclenché des inondations qui ont aggravé les dégâts et fait de nouvelles victimes. Des milliers de personnes ont dû fuir précipitamment de leurs maisons.

VENISE. Chaque gondolier a réalisé des prodiges pour que sa barque remportât le prix décerné à la mieux ornée, à l'issue de la « fête de la lumière », qui a reflété ses mille feux dans les canaux de la ville.

STUTTGART. Chef du gouvernement russe l'arrivée au pouvoir des Bolcheviks, M. Kerensky d'unifier cinq mouvements d'émigrés antisovié en un « Conseil de libération du peuple de Ru

A SEMAINE

AKARTA. Voilà six ans, le président Soekarno mait la lutte pour l'indépendance et hissait sur la tale ce pavillon que de jeunes Indonésiens portent nnellement en ce jour de fête anniversaire.

ANAU. Au cours de manœuvres, le quatrième aillon du génie de la quatrième division américaine ancé sur le Main ce pont de bateaux. Il lui a urellement suffi de... quatre heures pour ce travail.

ETZ. Le Bâle-Calais a tamponné le Francfort-Páris... catastrophe, due à un mauvais fonctionnement des naux, a coûté la vie à 21 personnes. La position de deux wagons donne une idée de la violence du choc.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A la faveur de diverses courses, j'ai, ces temps derniers, eu la chance de revoir deux grands musées de notre Ile-de-France et de réfléchir, une fois de plus, sur le goût de la collection, sur l'avenir de la collection, sur la place que pourrait occuper la collection dans les sociétés futures si tant est qu'il nous soit possible d'entrevoir ce que seront les sociétés futures. Les musées en question font tous deux partie du patrimoine de l'Institut de France, et c'est dire qu'ils sont accessibles à tous les membres de la collectivité humaine.

Autrefois, naguère encore, c'était d'abord à certaines personnes que se trouvait remis le privilège de choisir et de rassembler les œuvres d'art. Cela supposait un certain goût qui, chez les personnes douées et nanties, pouvait aller à la passion. Un grand seigneur se prenait d'intérêt, par exemple, pour la peinture ou pour la sculpture. Il invitait des artistes, leur faisait des commandes et les mettait à pied d'œuvre. Pour bien comprendre l'importance du mécénat, il suffit de relire certains livres vivants et attachants comme les *Mémoires* de Benvenuto Cellini qui viennent de reparaître dans la parfaite traduction de M. Léopold Leclanché. Ordinairement, le grand seigneur ne se contentait pas de faire travailler les artistes, ses contemporains : il s'intéressait aux antiques, il en achetait, il en ornait ses demeures.

La bourgeoisie du XIX^e^ siècle a repris, loyalement somme toute, les traditions de l'ancienne aristocratie. Elle a fondé des hôpitaux, édifié des asiles, construit des palais, certes ; elle a cédé, souvent, au démon de la collection, acheté des peintures, des gravures, des bronzes et des marbres, accumulé les joyaux, les pièces d'orfèvrerie, les chefs-d'œuvre de la céramique, les étoffes rares, les dentelles, les bois ouvragés, les armes, les instruments de musique. Elle a, dans ses châteaux et ses hôtels, accumulé des trésors. Les possesseurs de ces biens en ont naturellement joui pendant la durée de leur vie. Ils étaient entourés d'hommes savants et habiles qui se chargeaient des recherches, signalaient les pièces rares, traitaient parfois les affaires et faisaient comprendre aux nouveaux mécènes l'importance de leurs acquisitions.

Certaines de ces collections ont été dispersées. Guettés par les spécialistes, les meilleurs morceaux sont allés presque aussitôt prendre place dans une autre collection particulière. Certaines œuvres capitales, acquises par l'État ou par les mandataires d'un pays étranger, ont accompli leur destinée et figurent dans un musée, national ou municipal. Souvent, très souvent, le propriétaire d'une collection a, par testament, légué le fruit de sa patience et de sa passion à la collectivité nationale ou à quelque institution qui représente un organisme de cette collectivité.

Le drame des temps actuels, en ce qui touche l'esprit de collection, c'est que les derniers amateurs sont, petit à petit, réduits à l'impuissance. La plupart d'entre eux sont en quelque mesure ruinés ; tous paraissent inquiets. Une fiscalité oppressive freine pêle-mêle toutes les ambitions individuelles et, d'abord, les ambitions de cette sorte. On peut croire que le temps de la collection particulière est révolu.

Le chroniqueur qui s'applique à étudier notre époque prendrait peut-être son parti de cette évolution s'il avait le sentiment que les dieux des temps nouveaux sont, dès maintenant, en mesure de suppléer l'amateur à jamais découragé. Puisque les particuliers ne peuvent plus, désormais, choisir, acheter, rassembler et conserver, toutes fonctions essentielles, l'État, maître monstrueux et tout-puissant, va-t-il, à lui seul, jouer le rôle assumé naguère par une foule de mécènes ? A-t-il les facultés nécessaires pour chercher, pour acquérir et pour collectionner ?

Il est indéniable qu'un effort sérieux est fait, en ce sens, par les hommes instruits et vigilants qui ont pour fonction de veiller sur nos musées nationaux, ceux de la capitale et ceux de la province, ceux de la métropole et ceux de l'Union française. Je ne peux penser sans étonnement et sans gratitude, par exemple, à l'effort admirable de M. Alazard, qui, en quelques années, a pourvu la ville d'Alger d'un musée des Beaux-Arts exemplaire. N'empêche qu'il faut, à de tels hommes, beaucoup d'opiniâtreté, d'économie et même de chance, pour mener leur œuvre à bien avec des moyens financiers souvent des plus modestes.

Ajouterai-je que l'amateur, dans les temps que nous dirons de l'anté-étatisme, jouissait de franchises et d'avantages ? Il assouvissait une passion, il exauçait parfois un véritable amour. Peut-on, sans un tel amour et sans ce que cet amour comporte d'égoïsme, gagner toutes les batailles, venir à bout de toutes les difficultés ? Cherche-t-on aussi bien pour les autres que pour soi-même ? L'avenir, à ces questions, donnera peut-être des réponses.

Il m'est arrivé, considérant le rythme de notre existence, le pouvoir destructeur des guerres, les exigences du nouvel ordre social, de songer aux amateurs et de leur dédier une maxime : « La vie disperse, l'homme sage rassemble. » Cette formule inspirera peut-être aussi les conservateurs de nos musées, dans l'avenir, dans le trouble et insondable avenir.

AU MAROC

« IL N'Y A PAS DE CRISE, IL Y A DES PROBLÈMES »,

DÉCLARE LE GÉNÉRAL GUILLAUME,

NOUVEAU RÉSIDENT GÉNÉRAL DE FRANCE

La nomination à Rabat du général Augustin Guillaume et le départ du général Juin, appelé à se consacrer entièrement à ses diverses et hautes fonctions militaires, replacent une fois encore le Maroc dans un des gros plans de l'actualité. En fait l'année 1951 ne se sera guère passée, du moins jusqu'à présent, sans que divers incidents aient opposé la résidence générale au Maghzen au point de créer entre ces deux organismes une zone de méfiance et de silence, non seulement guère profitable à la France et au Maroc, mais susceptible à la longue de transformer en crise ouverte de simples différends et de transposer sur le plan international des questions purement locales, qui ne sauraient être étudiées et résolues heureusement que dans le cadre d'un traité et d'une amitié également solides. Quelques-uns de ces incidents sont encore assez proches de nous pour qu'il suffise de les rappeler : opposition véhémente du parti de l'*Istiqlal* à un Conseil du gouvernement chérifien présidé par le général Juin ; attitude ambiguë du sultan s'enfermant dans son palais et refusant de signer certains textes législatifs préparés par la résidence générale ; rupture spectaculaire entre Sidi Mohammed et le pacha de Marrakech, qui, lui, prend vigoureusement parti contre l'*Istiqlal* et ses protecteurs ; campagnes de presse grossièrement mensongères lancées contre l'œuvre française au Maroc par certains pays arabes du Proche-Orient, dont la mauvaise foi et le ridicule n'en provoqueront pas moins d'émotion dans les chancelleries et la presse mondiale.

« C'est un fait, écrira le général Juin dans la sorte de testament politique qu'il a publié récemment, que dans notre monde aujourd'hui traversé d'inquiétude et rendu hypersensible on a tendance à voir les symptômes d'un profond malaise là où il n'y a le plus souvent que de simples malentendus et heurts habituels de la vie courante. C'est ainsi qu'en Afrique du Nord, dans les territoires dits non autonomes du Maroc et de la Tunisie, il est pris prétexte des moindres incidents survenus à la cour ou à la ville, d'un discours public comme des rodomontades d'un leader de parti, pour déclarer aussitôt qu'il y a crise ouverte. » Voilà une vérité première que feraient bien de se répéter et de méditer les observateurs officieux.

Or, encore qu'il se soit protocolairement refusé à faire la moindre déclaration avant de prendre effectivement la charge de son poste, le nouveau résident général a cependant prononcé une phrase lapidaire qui résume à elle seule la situation franco-marocaine et fait pressentir sans doute un programme d'action. « *Il n'y a pas de crise marocaine,* dit le général Guillaume, *il y a des problèmes.* » Qui est donc le général Guillaume et quels sont les problèmes qui se posent actuellement dans l'empire chérifien ?

LE GÉNÉRAL GUILLAUME

Les notes d'information parues dans la presse au lendemain de la signature du décret qui le nommait à Rabat ont fait savoir que le successeur du général Juin avait une formation à la fois militaire et politique, marocaine et internationale. Le général Augustin Guillaume, qui vient d'avoir cinquante-six ans, a passé en effet vingt ans de sa vie au Maroc. Baroudeur et grand conciliateur, homme de plein air et d'étude, il fut un des principaux artisans de la pacification du Moyen-Atlas et conduisit son action en ayant sans cesse présente à l'esprit cette recommandation essentielle du grand Lyautey : « N'oubliez jamais que nos adversaires d'aujourd'hui seront nos collaborateurs de demain. »

On trouvera une preuve de la réussite de ses méthodes sur le plan politique et humain dans le fait que pendant les années 1940-1942, devenu colonel et directeur des Affaires politiques à la résidence générale, il réussit à lever et à entraîner clandestinement dix mille goumiers dans la montagne berbère à la barbe de la commission d'armistice allemande. Ce sont ces fameux tabors marocains qu'il devait conduire personnellement dans les durs combats d'Italie, de Provence, des Vosges, d'Alsace et d'Allemagne pendant les campagnes libératrices de 1943-1944-1945, campagnes au cours desquelles le général Guillaume se révéla un exceptionnel entraîneur d'hommes et joua un rôle déterminant dans la marche sur Rome, la protection de Strasbourg, le passage du Rhin et la prise de Stuttgart, opérations menées tambour battant par ses goumiers et la III[e] division algérienne, dont il prit le commandement peu de temps après le débarquement effectué sur les côtes de Provence par la I[re] armée française du général de Lattre.

La guerre terminée, le général Guillaume part pour Moscou, où, attaché militaire à l'ambassade, il restera deux ans, pendant lesquels il étudiera sérieusement les causes profondes de la victoire remportée par l'Armée rouge : conceptions stratégiques, effort industriel gigantesque, indiscutable patriotisme. Puis il sera nommé au poste de commandant en chef des forces françaises en Allemagne et il assurera enfin l'intérim du général Juin à l'état-major atlantique.

Guerrier et diplomate, spécialiste des questions marocaines pendant vingt ans de sa vie, le général Guillaume a trouvé le temps d'écrire trois importants ouvrages et d'apprendre à écrire et à parler couramment : l'arabe, le berbère, l'anglais, l'allemand, l'italien, le russe et le serbe !

Tel est donc l'homme appelé à prendre la succession du général Juin, succession qui apparaît d'autant plus lourde que, d'une part, le prestige et le rayonnement de ce dernier, tant auprès des populations françaises que de l'immense majorité des populations marocaines, demeurent indéniables et que, d'autre part, les positions politiques prises par le sultan sont très nettes.

Lorsqu'au mois de juin 1947 le général Juin prit son poste à Rabat, on sait que, peu de semaines auparavant, S. M. Sidi Mohammed avait prononcé à Tanger un retentissant discours dans lequel il proclamait la volonté d'indépendance de son peuple. Aussi bien, quelques semaines plus tard, en parfait accord avec les directives du gouvernement français, soucieux de procéder à des réformes de structure conformes à l'accélération de l'histoire provoquée par la deuxième guerre mondiale, le résident général déclarait-il à son tour : « Ce serait folie de croire que le protectorat n'aura jamais de fin. Le jour où le Maroc aura fourni ses équipes techniques et administratives un autre traité se substituera à celui de 1912, sous la forme d'un contrat d'association basé sur des intérêts. »

Il s'agissait donc de créer de telles équipes, en fait encore inexistantes pour la simple raison qu'en quarante ans de présence, coupés par deux terribles guerres, la France s'est d'abord ingéniée à créer de l'ordre dans un pays anarchique et moyenâgeux, en le pacifiant, en « fabriquant » son unité politique et en le dotant d'un solide équipement économique et social qui fait l'admiration du monde entier, et dont nous pouvons être justement fiers. Qu'a donc fait la résidence générale depuis 1947 pour créer ces équipes ?

La réponse est inscrite dans des faits irréfutables, dont on ne citera que ceux-ci : tous les directeurs des grands services du protectorat — Finances, Travaux publics, Production industrielle, Agriculture, Santé, Enseignement, P. T. T., Travail — sont assistés désormais d'un délégué du grand vizir ; d'autre part, une école d'administration marocaine a été créée. Le sultan dispose donc d'agents directs susceptibles de l'éclairer sans intermédiaire sur la marche générale des affaires et l'opportunité des actes législatifs soumis à son sceau.

Sans doute, comme le faisait remarquer récemment le général Juin, ces agents « n'en sont-ils encore qu'au stade de l'apprentissage du métier de secrétaire d'Etat », mais le progrès n'en est pas moins réel. Un des problèmes capitaux que devra étudier le général Guillaume paraît donc être la formation de ces cadres petits, moyens et supérieurs qui manquent encore au pays et que réclame l'*Istiqlal* avec une véhémence qui n'est pas toujours dénuée de mauvaise foi. Si les nationalistes les plus impatients de l'empire chérifien veulent hâter le jour de sa majorité et de son autonomie interne, qu'ils deviennent donc ingénieurs, mécaniciens, instituteurs, moniteurs agricoles, chefs de gare, agents des eaux et forêts ou chirurgiens. La France est prête à les y aider. Malheureusement il semble jusqu'à présent que l'intelligentzia marocaine soit davantage attirée par les carrières politiques que par les études techniques.

A tout bien considérer, au Maroc, ainsi que dans tant d'autres pays où la guerre a fait mûrir le désir de l'indépendance comme dans une sorte de forcerie, le problème de la jeunesse demeure le fait capital. De sa solution dépendra le caractère des relations futures de nos deux pays. En effet, si sensibles qu'aient été les progrès réalisés ces quatre dernières années dans les domaines de l'agriculture, de l'habitat, de l'enseignement, de l'hygiène et de l'équipement, il reste encore beaucoup à faire. Mais les problèmes qui attendent le général Guillaume paraissent moins techniques que politiques et psychologiques. Il restera toujours beaucoup à faire. Le Maroc, tel que la France l'a conçu, est une création continue qui ne peut se développer que dans un climat de confiance réciproque et d'ordre absolu. Il semble qu'on puisse faire confiance au général Guillaume pour faire renaître l'un et faire respecter l'autre.

NOTRE MISSION CONTINUE

Enfin, les problèmes qui se posent à Rabat ne sont pas seulement ceux qui font l'objet du colloque franco-marocain vieux déjà de quarante années. Qu'on le veuille ou non, le Maroc d'aujourd'hui est inclus dans un ensemble stratégique, dont il est lui-même une pièce essentielle. L'installation de puissantes bases américaines animées par quelques milliers de *techniciens* peut bien être nécessaire à la mise au point du système de défense atlantique, elle n'en présente pas moins certains inconvénients dans un pays de protectorat où le protecteur, en titre et en fait, doit savoir faire respecter ses droits.

La solidité d'un homme comme le général Guillaume, la haute estime en laquelle le tient le sultan, son prestige de chef victorieux, sa grande connaissance des choses et des gens du Maroc, la confiance que lui témoigne le gouvernement, son goût des affaires internationales, ses amitiés françaises et marocaines, sa puissance de travail, sa loyauté et son sens de l'action le désignaient naturellement à la succession du général Juin et feront rapidement comprendre aux uns et aux autres : puissants personnages du Maghzen ou humbles fellahs, observateurs du Caire, de Washington ou de lO. N. U., que la grande et belle mission de la France au Maroc continue son destin avec une sage audace.

A. B.

DES TRAMWAYS ANTIQUES ET AIMÉS DE LEURS « USAGERS » ESCALADENT LES RUES EN PENTE DE « NOB HILL ». CI-CONTRE : CETTE VUE AÉRIENNE IMPRESSIONNANTE N'EMBRASSE PAS SAN FRANCISCO, MAIS SA VOISINE, OAKLAND.

A SAN FRANCISCO

« CAPITALE DU PACIFIQUE »

SE JOUE L'AVENIR DE L'EXTRÊME-ORIENT

PAR ÉTIENNE FALCK

Le 4 septembre s'est ouverte à San Francisco l'une des plus importantes conférences internationales de l'après-guerre. A l'issue de cette réunion doit être signé le traité de paix, élaboré par M. Foster Dulles, qui rendra au Japon son indépendance. Complété par deux pactes de défense, dont le premier liera les Etats-Unis, la Nouvelle-Zélande et l'Australie, et dont le second assurera aux Philippines la protection américaine, ce traité serait en outre accompagné d'un pacte de sécurité mutuelle américano-japonais autorisant les forces armées des U. S. A. à opérer au Japon après la fin de l'occupation.

Ainsi serait mis sur pied, réplique du système atlantique, un ensemble « pacifique » qui permettrait aux nations démocratiques de sauvegarder en Extrême-Orient leurs positions menacées par la marée montante du communisme chinois et de conserver, pour l'éventuelle poursuite des opérations en Corée, la possession de l'indispensable « porte-avions » nippon. L'Indochine jouerait évidemment dans ce système un rôle de premier plan.

Aussi les puissances invitantes ont-elles fait droit à la demande de la France, dont M. Robert Schuman fera entendre la voix à San Francisco, et qui a obtenu que les Etats associés du Vietnam, du Laos et du Cambodge fussent admis à la conférence. Et le voyage du général de Lattre de Tassigny à Washington, où il s'entretiendra avec les dirigeants américains des problèmes posés par la défense de l'Indochine, vient s'inscrire tout naturellement dans le cadre de cette organisation nouvelle de l'Extrême-Orient.

Cependant l'abstention de l'Inde à San Francisco et, surtout, la présence de l'U. R. S. S., représentée par M. Gromyko, qui ne manquera pas de tirer argument de l'absence de l'une des principales puissances intéressées, la Chine, mettront sans doute quelque obstacle à la bonne marche de cette conférence, à l'occasion de laquelle notre collaborateur Etienne Falck nous montre, tournée vers l'Est asiatique, la capitale de l'Ouest américain.

SAN FRANCISCO, ville-fée du Pacifique, préserve jalousement l'éclat de son mystérieux envoûtement, du plus loin qu'il soit possible de la deviner, à travers un rideau de décors naturels, dont la frange vient effleurer son manteau de vagues frileusement voilé d'une mousseline de brouillards. Il est peu de sites aux fascinations plus étranges que ces lacs élevés à bout de pics par les Montagnes Rocheuses vers le ciel de Californie afin qu'il s'y reflète dans un cristal digne de son éclat. Et ce chapelet de minuscules colonies européennes jetées dans le soleil comme un jeu de constructions sur un tapis d'herbe ! Des coins de Norvège, de Grèce ou d'Italie, transportés de toutes pièces avec leur odeur de terroir, occupés à dépecer la baleine, à cultiver l'olivier ou à soigner la vigne avec des gestes commandés par les traditions d'un autre monde.

C'est alors qu'à plus de 100 kilomètres encore du « City Hall » l'autostrade vous aspire et vous propulse sur l'une de ses quadruples bandes lisses à sens unique ; peu à peu l'aiguille du compteur saute insensiblement ses derniers crans, comme si le tapis volant tombait vers la cité magique : 80, 90, 100 miles à l'heure. Le clignotement des feux, les vergers en fleurs et l'embrun de l'océan se mêlent en un souffle tiède, multicolore et parfumé pour vous jeter en plein ciel... au seuil de la Porte d'Or. Pour qui franchit la première fois le plus grand pont du monde, c'est une captivante surprise que cette vision : rouler sur les nuages qui galopent en cavalcade au-dessous de son arche gigantesque, tandis que les câbles de suspension vont s'estomper eux-mêmes dans une vapeur de brume.

175 BOUGIES D'ANNIVERSAIRE

C'EST par des jours de faste et de facilité que devait débuter l'histoire de San Francisco lorsque Juan de Bautista de Anza, capitaine de Castille, vint planter la croix et les armes de la cour d'Espagne sur le sable de la *Punta del Cantil Blanco* en 1776. Les gentilshommes de pur *sangre azul* menèrent la grande vie pendant un demi-siècle dans les *presidios* de Monterey, San Diego et Santa Barbara. Le glas devait sonner pour cet âge d'or le jour où le vaisseau de haut bord *Orion* laissa filer ses ancres dans la petite anse de *Yerba Buena*. Après le capitaine William Richarson, qui, le premier, découvrit la passe de la Porte d'Or en 1822, plus rien ne devait arrêter l'invasion des Yankees.

Il y a tout juste cent ans, ce fut la ruée vers l'or. Dans le pays qui maintenant regorge de fruits on vit bientôt monter le prix d'une pomme jusqu'à 100 dollars. En dix-huit mois, l'amoncellement de baraques sordides qui portait nom San Francisco brûla six fois jusqu'aux racines et six fois fut reconstruit, chaque fois plus grand, toujours plus fort, jusqu'à des sommets de somptuosité et d'extravagance. On peut encore voir à présent sur Claystreet des maisons de nouveaux riches d'alors épargnées par le grand incendie et dont la façade, chargée d'ornementations colossales, est deux fois plus grande que la maison elle-même, qu'on a pas eu le temps de finir.

LE PLUS COUTEUX INCENDIE DE L'HISTOIRE

LE plus fastueux exemple de cette folie des grandeurs qui allait s'emparer d'une génération d'hommes est sans doute la légende du Palace Hotel, construit, tout comme celui qui l'a remplacé, à l'angle de Montgomery et de Market Street. William Chapman Ralston était, en 1870, le propriétaire de la banque de Californie. Dans ses caves venaient s'emmagasiner les millions et les millions de dollars arrachés aux mines du Nevada. Ralston finançait quantité d'entreprises, qui lui rapportaient toujours plus d'argent que l'on ne saurait, même déraisonnablement, en dépenser. Il entreprit alors de construire un hôtel. Ce palace devait, bien entendu, dépasser tout ce qui avait été fait jusqu'alors de plus somptueux et de plus cher. Une forêt de chênes fut achetée et abattue dans les sierras pour fournir des hectares de parquet. Pour la première fois dans l'histoire, des

chambres furent équipées de boutons électriques d'appel et même de pendules. L'installation de lutte contre l'incendie déroulait à travers les 750 chambres aux 1.200 lits près de 8 kilomètres de plomberie et 7 kilomètres de tuyaux.

Pendant trente et un ans tout ce qu'il y a dans le monde de célébrités, de têtes couronnées et de millionnaires fit à la nouvelle entreprise de Ralston un sort encore plus brillant que celui de ses précédentes affaires, jusqu'au tremblement de terre du 17 avril 1906, que suivit un incendie gigantesque. « Le plus coûteux incendie de l'histoire ! » constata non sans fierté la direction du fabuleux hôtel, lequel avait flambé comme une boîte d'allumettes... Trois ans après le nouveau palace était reconstruit et recommençait à servir, tout comme il continue de le faire aujourd'hui, ses 5.000 repas par jour.

FAÇADE JAUNE, SOURIRE BLANC

On chercherait vainement la moindre trace de cicatrice sur les traits vigoureux et sains de la nouvelle ville. San Francisco a fini par acquérir le charme et la distinction qui viennent avec l'âge. Il est paré de trois galeries d'art de la plus grande richesse, possède le seul opéra et l'orchestre symphonique le plus réputé de tout l'ouest du continent. Ce qui nous plaît en lui, c'est peut-être son ambiance raffinée, son site exceptionnel, son climat toujours doux. Ce qui nous attire là en tout cas n'est certes pas le plus petit espoir de rencontrer quelque chose qui ressemble à l'Europe, à l'exception toutefois de ces 3.500 restaurants, les seuls de tous les Etats-Unis où l'on puisse manger de bonne cuisine ; non seulement de la plus authentique cuisine française, mais au besoin chez l'Italien un bon demi-poulet avec sa fiasque de frascati ; ou même, à la rigueur, dans le quartier chinois, pour qui les aime, de ces étranges poulets blanchâtres et mous comme des fœtus.

Chinatown ! Voilà qui donne la mesure des préoccupations exactes du plus grand port américain face à l'Extrême-Orient. Nattes d'ébène et toques de soie, kimonos et sandales de bois, 20.000 citoyens américains de menu modèle jaune déambulent à pas feutrés dans les ruelles tortueuses qui s'enroulent autour de Telegraph Hill. Dans un grouillement de caravansérail les boutiques les plus invraisemblables entassent leurs éventaires croulants, peuplés de grimaçantes figures d'ivoire, d'armes étranges, de meubles aux marqueteries secrètes, de fleurs inquiètes et de tapisseries brodées de poussière. Les *Shop Suey* laissent échapper de leurs jalousies de bonnes odeurs de riz et de thé vert ; les canards laqués suspendus par les pattes aux poutres de l'arrière-cuisine se balancent dans le courant d'air des ventilateurs.

Il faut avoir vu les typos du journal chinois courir à perdre haleine derrière le monumental casier aux 40.000 caractères ; et pénétré dans la pagode de laque et de bois doré du Telephone Exchange, où les téléphonistes doivent parler couramment les cinq dialectes chinois et retenir par cœur le nom de tous leurs abonnés, ceux-ci n'ayant pas de numéros individuels et n'étant répertoriés dans aucun annuaire. Chinatown est administrée par un conseil de « Six Compagnies » représentant à l'origine les six districts de la Chine continentale.

UN TRAMWAY NOMMÉ « JE T'AIME »

San Francisco est une ville accroupie sur un cirque de collines, comme la Rome antique, et cela n'a pas manqué d'occasionner, au fur et à mesure que s'étendaient ses constructions et ses transports, de surprenants résultats. Au sommet de l'un de ces monticules à pente raide, par exemple Nob Hill, se dresse le Mark Hopkins Hotel. Le sommet de ce phare-palace, que l'on peut voir par les nuits claires scintiller loin, au large, comme une grande bougie, se coiffe d'un étage entièrement vitré occupé par une salle de restaurant.

Les pentes qui accèdent à Nob Hill sont longues et plus raides que celles de Montmartre. L'escalade de ces montagnes russes est l'affaire de petits tramways, qui les remontent avec courage et les dévalent dans une course éperdue. Des « trams » quinquagénaires, mi-partie ouverts, mi-partie couverts, avec banquettes de bois et vitres battantes. Le système à crémaillère est un peu usé, un peu grinçant, aussi fut-il question d'envoyer ces vieux wagons à la ferraille ou de les vendre à quelque république sud-américaine, comme cela se pratique. Aussitôt les citoyens formèrent un syndicat pour leur sauvetage. Les vieux petits trams marchent donc avec sérénité vers leur soixantenaire.

LE SORTILÈGE DES NOIRS...

Je ne voudrais pas me séparer des sortilèges de San Francisco sans parler d'un de ses quartiers réservés, dit *International Settlement*.

C'était dans un cabaret où jouait une troupe de musiciens noirs. Tard dans la nuit un quatuor de chanteurs se groupa sur le bord de la piste et commença d'interpréter des *negro spirituals*. La phrase principale était entonnée par un ou deux des leaders, alternativement, d'une voix profonde, vibrante, plaintive, frappée dans le bronze, et reprise par tous les autres hommes sur une cadence lente et puissante comme le roulement de la mer. Après avoir joué pour un public quelconque ils chantaient alors visiblement pour eux-mêmes, les yeux fermés, perdus dans l'ombre et la contemplation, absolument étrangers aux présences matérielles au milieu desquelles ils se trouvaient. C'était une prière jaillissant de toute la force de leur âme, entraînant peu à peu sur son rythme le mouvement des têtes, des mains et des bras, ployant les épaules et les soulevant enfin dans ce fameux *swing*, qui unit chez les Noirs le rythme du chant à la danse du corps, auquel il s'intègre, d'ailleurs, avec une émouvante et rare beauté plastique et spirituelle.

Le miracle de leur création réside en cette force spirituelle enracinée dans la religion qui fut leur raison d'être pendant la période critique de l'esclavage, de la case de l'oncle Tom. Alors que leur condition les condamnait probablement au désespoir, les Noirs se sont emparés du catholicisme comme d'une compensation à leurs malheurs. Le résultat en fut le florilège des chants qui retracent les tribulations du peuple juif élu de Dieu et de ceux qui exaltent les vertus chrétiennes de patience, d'amour, de résignation, d'espoir et de foi. A défaut de cette rencontre miraculeuse entre la race désespérée et la religion de l'espérance non seulement les *negro spirituals* ne seraient sans doute pas nés des chants africains, mais le peuple noir d'Amérique n'aurait peut-être pas survécu.

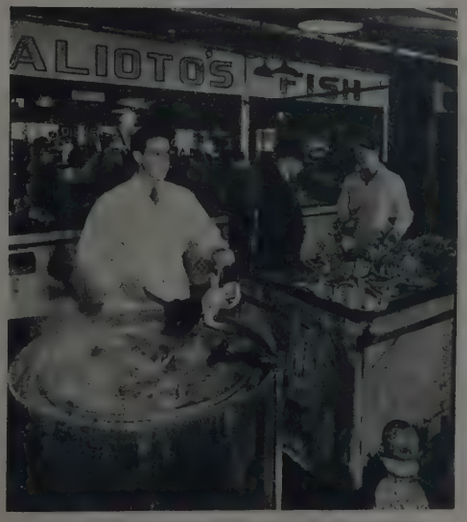
CALIFORNIA ZEPHYR...

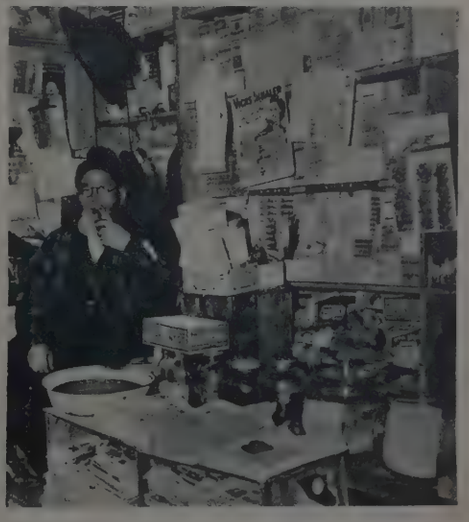
Il est deux façons normales de quitter San Francisco. La première, c'est, pour les gens relativement pressés et soucieux de leur confort, de prendre place à bord du train de luxe, *California Zephyr*, direct pour New-York. Les voitures aérodynamiques ultra-modernes de ce convoi donnent, moyennant un léger supplément, accès à un premier étage dont la coque de plexiglass fend les espaces des grands déserts de l'ouest à des allures de bolide intersidéral. L'impeccable service et le charme personnel des hôtesses du rail, le luxueux confort des installations, les matelas de caoutchouc mousse, la musique versée par des postes de radio individuels dans votre compartiment privé font regretter que le parcours n'atteigne même pas ses 5.000 kilomètres !

On peut aussi partir en voiture vers le sud. Après avoir traversé les bois d'eucalyptus et de rhododendrons qui mènent à la ravissante plage de Malibu on s'engage sur la route tracée en corniche au-dessus de l'océan, au pied d'arbres gigantesques et étranges, aux ramures travaillées par le vent. Elle vous conduit sur les rivages de Monterey, ancien repaire de pirates, dans un site parent du golfe de Juan-les-Pins, plus grandiose, plus accentué ; et à Carmel, presidio mexicain, mission espagnole, bourg cousin de Saint-Paul-de-Vence, séjour de poètes, d'écrivains, de peintres et de compositeurs.

Il est encore un autre mode de locomotion dont je peux parler en connaissance de cause : c'est de mettre une annonce dans le journal, en mentionnant surtout que l'on est Français. Cela sous-entend des trésors de fantaisie, de conversations pittoresques et de vieux souvenirs évoqués sur l'une ou l'autre campagne d'Europe. Vous recevez le lendemain matin dix-huit coups de téléphone émanant de personnes en quête d'un compagnon de route et d'un chauffeur auxiliaire. Le bout de la route est de l'autre côté du continent...

VERS L'OCÉAN ET L'EXTRÊME ASIE S'ORIENTE LA « CAPITALE DU PACIFIQUE ». DE CETTE ORIENTATION VOICI LE DOUBLE SYMBOLE : LA SOUPE DE POISSON, LA BOUTIQUE DU MARCHAND CHINOIS.





L'AGRICULTURE FRANÇAISE EN PLEINE RÉVOLUTION (*)

PAR RENÉ BRANELLEC

FIN

CE QUI MANQUE A LA PAYSANNERIE FRANÇAISE : DES SUPERFICIES SUFFISANTES, DES CAPITAUX, DES TECHNICIENS ET UN ENSEIGNEMENT

L'accès à la petite propriété, m'a dit un exploitant qui travaille avec son fils 25 hectares, est un mauvais slogan électoral. Ce sont les cessions de fonds qu'il faudrait bien au contraire favoriser, comme il faudrait prévoir et organiser, pour ne pas se laisser surprendre par lui, un exode rural qui, loin d'être une catastrophe, est un phénomène normal et souhaitable. On voit aujourd'hui de petits cultivateurs propriétaires réduits à devenir les ouvriers agricoles de fermiers à qui ils ont dû louer leur lopin de terre... La propriété menant au prolétariat : ce n'est pas un thème à discours ; mais c'est parfois la vérité. »

Le paysan a eu l'obsession de la propriété. Tous ses efforts, toute son épargne étaient consacrés à l'acquisition de domaines qu'il était ensuite incapable d'outiller convenablement. Il en est résulté une surévaluation foncière en même temps qu'un gros retard dans l'équipement des exploitations. On commence à s'apercevoir que la propriété est un leurre si elle ne s'accompagne pas au moins du matériel indispensable à sa mise en valeur rationnelle, et si ce matériel ne trouve pas son meilleur emploi par suite de superficies insuffisantes ou mal distribuées.

Le remembrement a eu pour but de remédier à l'éparpillement des parcelles d'une même propriété. De 1920 à 1940, 380.000 hectares ont été remembrés sur les 10 millions qu'il serait souhaitable de voir regroupés. C'était la période la plus difficile, celle des tâtonnements. Le rythme s'accroît rapidement.

Il n'est pas déraisonnable de penser que d'ici 1960 les 5 millions d'hectares dont le remembrement était le plus utile... seront traités. Le reste pourrait l'être pour 1980.

Le remembrement lutte contre la dispersion et, indirectement, contre l'insuffisance des superficies. Indirectement et sans résultats décisifs.

REGROUPEMENT CULTURAL ET AFFECTATIONS CULTURALES

Monsieur Gatheron reproche en outre aux propriétés-exploitations remembrées de réduire l'élasticité du territoire cultivé, d'aboutir à un système rigide ne tenant pas compte du caractère mouvant de l'exploitation familiale, dont le groupe humain, par naissances, mariages, exode, décès, varie constamment dans le temps, et par conséquent la faculté de travail. D'où son idée de favoriser puis d'imposer un regroupement parcellaire non plus sur la base de la propriété, mais sur celle de l'exploitation, par échanges de baux entre fermiers ou par voie de locations provisoires entre propriétaires. Le regroupement cultural du marais d'Artières, dans le Puy-de-Dôme, a donné de bons résultats. D'une étendue de 99 hectares, ce marais était composé de 695 parcelles de 15 ares en moyenne, réparties entre 120 propriétaires. Il restait inculte à 90 %. Le regroupement a laissé subsister 80 propriétaires, mais seuls 25 d'entre eux exploitent, et grâce aux locations le nombre réel des parcelles est tombé à 35, qui sont régulièrement cultivées.

Les affectations culturales constituent une autre forme d'une meilleure organisation de l'agriculture. Obligatoires dans quelques cas seulement, elles permettent de tirer le meilleur parti des terres en les affectant aux cultures pour lesquelles elles sont le mieux douées. Elles favorisent une utilisation rationnelle des tracteurs et des machines, les rendent plus faciles à amortir.

M. Louis Chevalier, tout en faisant observer prudemment que les « circuits économiques généraux ne doivent pas faire oublier les circuits qui se ferment sur l'exploitation et assurent sa durée », admet que l'on pourrait établir une distinction, dans chaque commune, entre deux zones : « celle où, en fonction des conditions naturelles du lieu, l'agriculteur pourra librement se livrer à des cultures annuelles entrant dans le cadre d'un assolement normal ; celle qui devra être affectée à des cultures spéciales de plus longue durée, voire permanentes, établies en raison des conditions de la terre ou du marché ».

Ainsi, de toutes parts, qu'il s'agisse des agriculteurs, des techniciens, des agronomes ou des théoriciens, on réclame de vastes superficies. La loi s'efforce assez timidement — mais il faut reconnaître que la matière est très complexe et que l'on ne touche pas sans gros risques à une structure juridique, économique et sociale très ancienne — d'aider à la réalisation de ces vœux. Elle devra, sans nul doute, montrer plus d'audace pour aider l'agriculture française à sortir de son ornière et ouvrir la voie à la collaboration réelle, efficace de la propriété et de l'exploitation, deux entités bien distinctes qu'il y a le plus grand intérêt à associer, mais non pas à confondre.

IL FAUT AVANT TOUT DES CAPITAUX

Ce qui nous manque le plus, me confiait un autre exploitant, ce sont les capitaux. Voyez ce qui s'est passé quand les trésoreries paysannes ont été à l'aise. Les agriculteurs ont acheté du matériel moderne, ils se sont intéressés aux techniques nouvelles, ils ont envoyé leurs enfants aux écoles, ils ont amélioré leur ferme, qui en a grand besoin, croyez-moi... »

La pénurie de capitaux s'oppose à l'achat du tracteur, de la machine de récolte, du pulvérisateur, de l'épandeur de fumier, des meilleures semences, des engrais cependant indispensables dans une exploitation moderne. Les coopératives d'utilisation de matériel agricole (C. U. M. A.) ont rendu aux petites, aux moyennes et même aux grandes exploitations des services considérables. Animées par des hommes dévoués, elles prouvent chaque jour que la paysannerie est apte à s'unir quand il le faut... Mais elles ne peuvent tout faire. Lorsqu'il s'agit d'installations à créer, les frais montent très vite.

Le Crédit agricole, créé en 1920, a vu passer le chiffre des dépôts de 60,5 milliards en fin 1948 à 77,4 milliards en décembre 1949 ; mais cette augmentation des dépôts traduit surtout l'accroissement du nombre des déposants, qui s'est multiplié par dix quand la valeur des dépôts était seulement triplée dans le même temps. Or c'est le Crédit agricole qui constitue la source à laquelle s'alimentent les agriculteurs en mal de capitaux, et la multiplication des demandes d'emprunt devance celle des déposants et, beaucoup plus encore, celle des dépôts. Les 128 milliards de francs de prêts consentis au 31 décembre 1949, sous forme individuelle ou sous forme collective, pour faciliter l'achat de matériel, financer des travaux d'améliorations foncières (assainissement, drainage, irrigation), d'électrification rurale et d'adduction d'eau, d'équipement frigorifique, d'aménagement et de construction d'abattoirs, de développement de l'industrie laitière n'ont pas couvert les besoins.

M. Pflimlin l'a reconnu dans son dernier rapport. « Le problème des ressources, écrit-il, est resté au premier plan des préoccupations du Crédit agricole. » Au vrai, ce problème est aujourd'hui indépendant de la confiance des agriculteurs, qui est acquise, et ne peut être résolu en dehors du relèvement des bénéfices agricoles. Ceux-ci sont liés à la stabilité des prix d'abord, à celle des débouchés ensuite.

MAIS AUSSI DES PRIX STABLES

Le blé depuis 1936, le lait, les oléagineux, les céréales, les betteraves, le riz depuis la libération jouissent de garanties de prix. Un système de soutien des cours du vin fonctionne... au mécontentement général. Bien que les améliorations soient variables, les résultats ont été probants. De 1947 à 1950 la production de betteraves et de blé a été plus que doublée ; celle du colza, quadruplée, celle du riz, décuplée ; celle du lait a augmenté de 50 %.

Les garanties de prix sont-elles exorbitantes ? Le blé est payé moins cher aux producteurs français qu'à leurs collègues américains. Le soutien du colza a été diminué, le prix des betteraves ne permet pas, comme il le faisait avant la guerre, de payer les engrais. « Mais le lait, le beurre, les fromages, la viande ? A quel coefficient sont-ils par rapport à 1939 ! » s'exclame-t-on. Ces produits sont en effet les seuls à avoir été portés au coefficient 25 — encore un peu inférieur à celui des produits industriels.

La décision de distiller 2 millions d'hectolitres de vin, pour 13 millions d'hectolitres excédentaires avoués et 18 millions certains, a été jugée comme « une histoire de plus à ajouter au sottisier du dirigisme agricole ». La perte résultant de cette opération est évaluée à 4 ou 5 milliards de francs.

Le dirigisme a mauvaise presse. Reste à savoir s'il est possible de l'éviter. Artaud vous dirait : « Lorsque trois douzaines d'automobiles circulaient dans Paris, les agents de la circulation étaient superflus. Envisageriez-vous de laisser maintenant la circulation se diriger elle-même ? »

D'un équilibre relatif entre la production et la consommation, qui a duré des siècles, nous sommes passés soudain à l'ère de l'abondance. Tous les techniciens et les praticiens de l'agriculture vous diront qu'il est très facile de doubler presque d'une année sur l'autre la production française dans la plupart des secteurs. Ce que l'on est « réduit » à prévoir, c'est non pas l'extension des superficies cultivées, mais leur limitation, tout au moins celle des cultures vivrières, afin de pallier le risque d'un effondrement des cours. Celui-ci n'est pas proportionnel à l'excédent de la production. Il serait en principe indifférent aux agriculteurs de vendre dix objets à 10 francs au lieu de 5 à 20 francs. Mais les choses ne se passent pas ainsi. Un surplus de 10 % d'une denrée peut entraîner une chute de prix de 25 à 30 %. La différence est celle qui existe entre le bénéfice et la perte. D'où la tentation constante du malthusianisme et cette absurdité qui consiste à rester devant la porte ouverte de l'abondance sans oser la franchir.

Or nous ne pouvons plus attendre. Les autres pays modernes sont déjà engagés dans la voie de l'expansion. Celle-ci suppose non seulement des moyens, c'est-à-dire des superficies suffisantes, des tracteurs, des carburants, des engrais bon marché ; mais aussi une assurance contre une chute excessive des prix. Et des agriculteurs du XX^e^ siècle, et non du siècle dernier.

ET UN ENSEIGNEMENT AGRICOLE APPROPRIÉ

Il existe une école post-scolaire par correspondance, des cours donnés sur l'initiative de certaines coopératives, des écoles départementales, des écoles d'hiver, quatre écoles régionales, quatre écoles nationales (Grignon, Rennes, Montpellier, Maison-Carrée), un Institut national agronomique, des écoles spécialisées, un Centre principal de recherche... N'est-ce pas suffisant ?

(*) Voir *France-Illustration* des 30 juin, 7 juillet, 4, 11 et 18 août 1951.

Les budgets additionnés de ces différents établissements n'atteignent pas au total celui de la seule école hollandaise de Wageningen.

Ajoutons que nos écoles forment chaque année un contingent de... 500 ingénieurs, qu'il faut rapprocher des 2.400.000 exploitations actuelles. Mais il faut encore préciser que 80 % desdits ingénieurs se placent dans les industries transformatrices des produits agricoles, 17 % environ dans l'administration, 2 ou 3 % vont à l'agriculture proprement dite.

Est-ce donc que les agriculteurs ne s'intéressent pas à l'enseignement qui leur est destiné ? Nullement. Tous ceux que j'ai vus ont soif d'apprendre, de connaître les nouvelles techniques, de s'instruire des problèmes de génétique, de biologie végétale.

Mais l'enseignement agricole actuel ne répond pas à leurs besoins. Apprentissage agricole, cours d'hiver, baccalauréat agricole, tout est à créer. Des hommes tels que M. Etienne Rives se sont dévoués à la tâche difficile de convaincre les pouvoirs publics de l'urgence de ces réformes.

C'était une grande question de savoir d'abord qui prendrait en main le nouvel enseignement agricole. Serait-ce, comme par le passé, le ministère de l'Agriculture ? Serait-ce au contraire l'Education nationale ? Les deux adversaires attendent patiemment l'occasion favorable. L'agriculture, elle, attend un enseignement adapté à l'époque. Les champs d'expérience ont un rôle de premier plan à jouer. Il suffit de les multiplier par 20.

IL FAUT TIRER PARTI DE L'EXPÉRIENCE

Beaucoup de terres sont mal cultivées parce qu'on a simplement omis de leur faire révéler leur secret. Artaud en cite plusieurs exemples, à commencer par le sien propre. Cultivant, avant la guerre, 18 hectares de tomates dans une ferme de la vallée du Rhône qu'il connaissait insuffisamment, il en obtint à grand-peine 20 tonnes à l'hectare. La même année, dans une ferme de la vallée de la Durance, avec les mêmes doses d'engrais et moins de soins, il recueillait 95 tonnes à l'hectare. « Chaque terre, déclare-t-il, a sa nature spéciale et fait ce qu'elle veut. Il faut la connaître. Toute l'économie d'une ferme peut être modifiée, de la perte au bénéfice, par un changement de culture ou de méthode, parfois seulement par le choix d'une variété de la même plante. Seuls les essais, les expériences permettent de découvrir la valeur d'une terre... Il n'est pas de terre qui ne donne de bénéfice. » Une terre qui ne donne pas de bénéfice doit être laissée en friche tant qu'elle n'aura pas livré son secret à l'expérimentation.

Trop peu d'agriculteurs peuvent expérimenter, et les champs d'expérience des écoles d'agriculture, ceux que constituent les fermes pilotes, sont rares. Les enseignements qu'ils fournissent n'ont de valeur que dans un rayon très faible. Sitôt que l'on change de terroir les résultats acquis dans le terroir voisin risquent d'être totalement aberrants.

Les laboratoires eux-mêmes ne peuvent aider les paysans comme ils le devraient, faute de moyens.

MAIS AUSSI AVOIR DES DÉBOUCHÉS

Car la connaissance du sol est fondamentale dans la conduite d'une exploitation... D'elle dépend la perte ou le bénéfice.

Mais non d'elle seule. Car le problème des débouchés se pose. Il est devenu tel qu'il ne peut être résolu par l'individu isolé. Est-il susceptible de trouver sa solution par l'organisation professionnelle ? L'Amérique a fourni une mise en garde à ne pas négliger.

A l'inverse de l'agriculture française, qui par sa structure polyculturale était conçue pour vivre en économie fermée et s'intéressait peu, en consé-

quence, aux coopératives de vente, l'agriculture américaine, basée sur la spécialisation, s'est dès l'origine préoccupée avant tout de l'écoulement de ses produits. Après la guerre 1914-1918 les coopératives de vente, favorisées par la loi, prirent une extension énorme. Certaines d'entre elles réussirent à constituer de véritables trusts, dont le but avoué était de s'assurer le contrôle des prix... et de relever ceux-ci au maximum. Le pool des céréales s'étendit jusqu'au Canada. Son opulence fut extraordinaire. Sa chute le fut plus encore, comme celle des autres coopératives moins puissantes, mais tout aussi ambitieuses. Le krach de 1929 leur a porté un coup qui paraît bien être mortel. La secousse qui ébranla l'Amérique entière fut telle que le gouvernement s'est résolu, malgré l'antidirigisme de l'esprit américain, à protéger l'agriculture et, par voie de conséquence, à contrôler la production et ses débouchés. La Grande-Bretagne a suivi une voie analogue.

VERS UNE AGRICULTURE EUROPÉENNE

En Europe, M. Pflimlin a le premier serré de près l'étude de l'organisation du marché européen, connue sous le nom de « pool vert ». M. Mansholt, ministre de l'Agriculture de Hollande, a également proposé un plan concernant plus spécialement les produits laitiers. Enfin deux rapports viennent d'être présentés au Conseil de l'Europe, l'un par M. Robert Charpentier, l'autre par M. David Ecles, expert britannique, sur une éventuelle autorité européenne de l'agriculture.

Les buts de cette haute autorité sont d'améliorer le sort des agriculteurs, des ouvriers agricoles et des consommateurs, de réduire les inégalités à l'intérieur d'un même pays et entre les pays. Pour cela il faut porter de 20 à 24 milliards de dollars la production agricole des pays européens et diminuer parallèlement les importations. Celles-ci, dont la moitié en provenance de la zone dollar, représentent le déficit alimentaire actuel de l'Europe et sont évaluées à 5 milliards de dollars pour 1952.

Tenant compte d'une augmentation de 25 % de la population depuis 1937 et de l'amélioration indispensable du niveau de vie, la F. A. O. estime qu'il faudrait avant 1960 augmenter, par rapport à 1934-1938, les productions de : 21 % pour les céréales ; 27 % pour les tubercules ; 12 % pour le sucre ; 34 % pour la graisse ; 80 % pour les légumes secs ; 163 % pour les fruits et légumes verts ; 46 % pour la viande ; 100 % pour le lait.

Ces calculs n'ont sans doute qu'une valeur d'indication. Ils montrent cependant avec évidence qu'une politique agricole d'expansion est la seule concevable en France, qui tout en étant le premier pays agriculteur d'Europe occidentale a encore une balance agricole déficitaire.

Les importations traditionnelles courent grand risque sinon de disparaître, tout au moins d'être fort réduites à brève échéance. Les importations d'Europe centrale et de l'U. R. S. S. sont arrêtées pour des raisons politiques. Mais, à supposer que celles-ci disparussent, il y aurait peu de chance de retrouver de ce côté, comme jadis, des approvisionnements réguliers, en raison de l'industrialisation de ces pays et de leurs besoins alimentaires.

D'autre part, les importations des pays d'outre-mer sont appelées à diminuer par suite de l'augmentation de leur population et de la nécessité d'un relèvement de leur niveau de vie.

En 1947 et 1948 l'Europe occidentale a dû acheter 74 % des importations mondiales de céréales, dont 60 % en provenance d'Amérique. Il n'est pas certain que ces importations puissent être maintenues.

La haute autorité européenne s'attacherait donc d'abord à équilibrer production et consommation. Elle se réserverait par priorité les disponibilités des pays. Dans le cas d'excédents, elle procéderait à des arbitrages, stockant un produit quand son prix tomberait au-dessous d'un prix plancher, mettant au contraire un produit sur le marché quand le prix dépasserait un prix plafond. En cas de déficit, elle déciderait des importations nécessaires et prendrait les mesures propres à assurer le développement des productions européennes déficitaires.

Par la suite, un prix européen serait fixé pour chacun des produits agricoles, avec un prix plancher et un prix plafond. Echappant à la loi de l'offre et de la demande, inférieur ou supérieur aux cours mondiaux, il devrait en revanche tenir compte du prix de revient moyen des pays producteurs européens. Pour chaque pays existeraient un prix national et un prix européen. Des taxes de compensation permettraient d'éviter au départ l'effondrement des marchés des pays à production chère.

La haute autorité orienterait à un troisième stade la politique agricole européenne en développant plus spécialement dans chaque pays les productions végétales ou animales pour lesquelles il apparaît le mieux doué.

Avant d'aboutir au dernier stade, celui de l'unification des marchés agricoles, la haute autorité devrait harmoniser progressivement les coûts de la production, les charges sociales et fiscales. Alors seulement disparaîtraient les taxes compensatrices et l'on arriverait à la libre circulation des produits à travers l'Europe, à des prix uniformes.

Dans cette construction de l'Europe agricole la France a un rôle de premier plan à tenir. Son élite rurale s'élargit et a une conscience élevée de sa mission.

CET examen du problème agricole français, tel qu'il se pose aujourd'hui, ne serait pas complet si l'on ne faisait état d'un intéressant mouvement qui se dessine en ce moment même dans les grands corps industriels français ; il tend à aider les agriculteurs à prendre mieux conscience des progrès scientifiques et techniques qui peuvent rendre leurs exploitations plus vite et mieux rentables.

Faisant appel à des ingénieurs agronomes et agricoles spécialisés dans le maniement des moyens de la vulgarisation, et qui seront bientôt au nombre de quarante, l'Association pour l'encouragement à la productivité agricole apporte aux services agricoles départementaux un renfort appréciable et apprécié.

D'autre part, et dans le sens allant de l'agriculture vers l'industrie, l'Association apporte aux industriels des informations de tous ordres qui doivent leur permettre de mieux connaître les besoins et les aspirations des agriculteurs.

Cette Association, autonome, jouit d'une indépendance qui permet à son action d'être désintéressée et de ne servir que les intérêts communs aux agriculteurs et aux industriels ; ceux-ci sont nombreux.

Les idées qui inspirent l'Association, les bases de son fonctionnement constituent une nouveauté dans notre pays, et l'on ne trouve rien de comparable à l'étranger, tout au moins à l'échelle nationale. Les grandes collectivités agricoles lui témoignent d'ores et déjà une sympathie agissante.

ÉVOLUTION DE L'ARMÉE AMÉRICAINE

VERS LE RÉGIMENT D'HÉLICOPTÈRES

PAR CAMILLE ROUGERON

CET HÉLICOPTÈRE UTILISE A VOLONTÉ DES SKIS OU BIEN UN TRAIN D'ATTERRISSAGE NORMAL.

EN commandant à l'American Helicopter C° son premier hélicoptère monoplace, l'armée américaine vient d'engager la technique des voilures tournantes dans une voie où les applications civiles vont se multiplier au même titre au moins que les missions militaires, qui ne se limiteront plus, comme en Corée, au sauvetage des aviateurs descendus en territoire ennemi, à la récupération pour examen du moteur d'un Mig-15 abattu et au transport des délégués discutant une convention d'armistice.

L'HÉLICOPTÈRE MONOPLACE

AVEC ses 90 kilos à vide, le XA-6 « Buck Private », qui vient de l'emporter à la suite d'une présentation réunissant huit concurrents, dont les principaux et les plus anciens constructeurs d'hélicoptères américains, n'est pas le plus petit des engins volants pilotés. En 1945 M. Horace Pentecost faisait voler l'Hoppi-Copter, avec un moteur de 15-20 CV, deux rotors coaxiaux de 3 m. 66 de diamètre, qui pouvait enlever 90 kilos avec un poids à vide de 41 kilos. Mais l'appareil se réduisait à une voilure tournante et à un moteur montés sur le dos du pilote, dont les jambes servaient de train d'atterrissage.

On doit donc attribuer au « Buck Private », équipé d'un train d'atterrissage moins rudimentaire, une place honorable dans les hélicoptères légers.

Il emporte un homme équipé, la radio, le combustible pour une heure et demie de vol. Ses performances n'ont pas été publiées ; d'après ce qu'on sait des tentatives faites dans cette même voie, sa vitesse maximum ne doit pas dépasser beaucoup les 100 km.-h.

La légèreté de l'appareil tient à son mode de propulsion : deux « pulso-réacteurs » en bout de pale, c'est-à-dire deux de ces tuyaux en tôle mince avec clapets à ressorts à l'avant que les techniciens allemands avaient mis au point en 1944 comme moteurs des V-1 dirigés sur Londres. Cette légèreté n'a d'égale que sa simplicité : le « Buck Private » se démonte et se remonte en quelques minutes ; deux hommes y suffisent, munis d'une clef à molette et d'un tournevis ; le tout prend place sur une jeep.

La facilité d'entretien va de pair avec la légèreté et la simplicité. Les moteurs consomment indifféremment l'essence d'automobile, le pétrole, ou le gas oil si l'on vise à l'économie. La seule réparation prévue est, toutes les cinquante heures, le remplacement pour 5 dollars des clapets à ressorts.

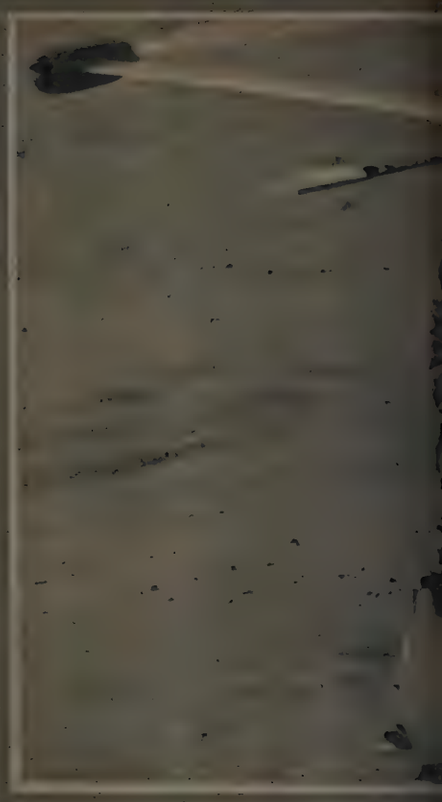
LES AVANTAGES DE L'HÉLICOPTÈRE A RÉACTION

LES tentatives pour adapter la propulsion par réaction à l'aviation légère n'ont pas encore donné de résultats pratiques. Le turboréacteur a déjà éliminé le moteur à explosion des chasseurs et va le remplacer sur les bombardiers, mais les petits avions qu'on a équipés de minuscules turbo-réacteurs n'ont pas été commandés en série. Le pulsoréacteur a prouvé son intérêt sur les V-1, en revanche les planeurs sur lesquels on a monté des modèles réduits de ce type de moteur n'ont soulevé jusqu'ici qu'un succès de curiosité. Pourquoi la propulsion par réaction est-elle aussi facilement acceptée sur l'hélicoptère ?

C'est d'abord parce que l'allégement possible est beaucoup plus intéressant

L'HÉLICOPTÈRE D'AUJOURD'HUI, UTILISÉ SUIVANT DES CONCEPTIONS D'HIER AU TRANSPORT DES BLESSÉS, EN ATTENDANT DEMAIN L'HÉLICOPTÈRE D'ASSAUT.

A dix-neuf ans, Stanley Hiller présenta cet appareil de son invention, fruit d'un travail de trois ans. Il fut ainsi le père de l'hélicoptère moderne.



HILLER CONSTRUIT POUR LA MARINE AMÉRICAINE DES HÉLICOPTÈRES « HORNET » BIPLACE

sur l'hélicoptère que sur l'avion. La voilure tournante n'atteint pas le rendement de la voilure fixe. Avec 30 chevaux on fera voler aisément un avion monoplace dont le poids en charge ne descendra guère au-dessous de 200 kilos. Pour un hélicoptère monoplace, qui pèsera au moins autant, 60 chevaux ne seront pas de trop ; avec le réducteur d'engrenages et la mécanique d'une transmission assez compliquée, le moteur pèse alors presque autant que le pilote. Il est bien tentant d'éliminer aussi bien ce réducteur et cette transmission que le lourd moteur lui-même en recourant à une propulsion par réaction dont la caractéristique générale est la légèreté. C'est l'économie de poids ainsi réalisée par l'adoption de pulsoréacteurs, qui ne doivent pas peser beaucoup plus de 10 kilos à eux deux, qui permet au « Buck Private » de ne pas dépasser 90 kilos à vide.

Le deuxième inconvénient de la propulsion à réaction sur les avions légers est son énorme consommation. Son rendement croît avec la vitesse et devient excellent sur un chasseur au voisinage de 1.000 km.-h. Mais il est déplorable sur un avion destiné à voler à 200 ou 300 km.-h. Sur l'hélicoptère, au contraire, même s'il ne vole qu'à 100 km.-h. les réacteurs placés en bout de pale donnent le rendement propulsif élevé lié à leur vitesse circonférentielle, qui atteint 700 ou 800 km.-h.

L'hélicoptère à réaction paie un allégement important d'une consommation plus élevée, mais qui reste acceptable ; le bilan peut être favorable pour de courts trajets.

LE CHOIX DU PULSORÉACTEUR

Des trois moteurs à réaction susceptibles d'être montés en bout de pale pour entraîner la voilure tournante, turboréacteur, statoréacteur ou pulsoréacteur, pourquoi ce dernier vient-il de l'emporter ?

Le turboréacteur, du même type que ceux des avions de chasse, ne conviendrait, en raison de sa complication et de son faible rendement aux petites puissances, qu'à de très gros hélicoptères.

L'aviation américaine a expérimenté l'un de ceux-ci, le XH-17 de la Hughes Aircraft C°, destiné au service de grue volante. La voilure, de 41 m. 5 de diamètre, est équipée de deux turboréacteurs General Electric J-35 de 2.270 kilos de poussée ; elle permet de soulever un chargement de 11.215 kilos et de le transporter sur 105 kilomètres. Le constructeur britannique Westland vient d'achever dans la même formule l'étude d'un hélicoptère encore plus gros, qui pèserait 36 tonnes et enlèverait cent hommes équipés.

Le statoréacteur a été choisi par plusieurs constructeurs, notamment par Mac Donnell et Hiller, dont l'hélicoptère « Hornet » biplace est actuellement construit en série. Le statoréacteur est le plus simple des moteurs à réaction. C'est véritablement le « tuyau de poêle volant », rétréci aux deux bouts, avec compression sous l'effet de la vitesse et injection de pétrole au centre. C'est également l'un des moteurs à réaction dont les performances à très grande vitesse promettent le plus, et différents pays ont actuellement à l'étude ou en construction des chasseurs supersoniques ainsi équipés. Mais son rendement est malheureusement beaucoup plus faible que celui du turboréacteur ou du pulsoréacteur aux vitesses relativement modérées qu'atteignent les bouts de pale d'un hélicoptère.

Le pulsoréacteur paraît bien conduire à un compromis acceptable entre la simplicité et la consommation. Il ne permet assurément pas d'atteindre les vitesses élevées que peut donner le statoréacteur, sa poussée et sa puissance tombant rapidement dès 700 km.-h. Mais ce qui était un inconvénient grave sur les V-1, livrés par cette limitation aux coups de la chasse et de l'artillerie, ne présente aucune gêne pour l'hélicoptère, dont les extrémités des pales n'ont pas besoin de dépasser cette vitesse. Depuis l'époque des V-1 il a été fait de gros progrès en consommation, réduite de moitié environ. Aux vitesses des pales d'hélicoptère, la consommation du pulsoréacteur ne doit pas dépasser le double de celle d'un moteur à explosion de puissance équivalente. L'endurance des clapets à ressorts au contact des gaz de l'explosion, qui atteignait à peine une heure, a été fortement améliorée puisqu'ils n'ont besoin d'être changés que toutes les cinquante heures sur le « Buck Private ».

A côté de ces avantages, le pulsoréacteur présente quelques inconvénients. Sa forme n'est guère aérodynamique, surtout à l'instant où les clapets fermés empêchent tout passage d'air à l'intérieur. Aussi freine-t-il beaucoup la voilure tournante en cas de panne, lorsque son auto-rotation est le seul obstacle à la chute libre de l'appareil. On doit accepter pour cette éventualité un surcroît de voilure qui le soutiendra même à faible vitesse de rotation. Mais c'est au détriment de la vitesse et du rendement général.

LES APPLICATIONS DE L'HÉLICOPTÈRE MONOPLACE

Les premières missions que l'armée américaine attribue à ce nouveau matériel vont de la liaison à la reconnaissance et à l'observation, spécialement aux premières phases d'une opération aéroportée. Mais elles se développeront rapidement, comme celles des hélicoptères multiplaces, dont on n'imaginait pas avant la guerre de Corée qu'ils récupéreraient les aviateurs descendus dans les lignes ennemies ou le turboréacteur d'un Mig-15 abattu.

Les missions de combat direct s'ajouteront aux missions de renseignement. Dans les secteurs montagneux, ou par faible plafond, l'hélicoptère suppléera le chasseur-bombardier à hélice ou à réaction, d'emploi trop dangereux. Le fusil-mitrailleur et le bazooka, dont sa vitesse propre doublera la portée utile, l'armeront contre tous les adversaires, du fantassin à l'artilleur et au blindé. La section d'assaillants enlevant un petit poste en hélicoptères individuels est plus visible que si elle montait la même attaque plaquée au sol ; mais subira-t-elle beaucoup de pertes sous le feu d'une mitrailleuse qui disposera d'une dizaine de secondes au total pour diriger successivement contre chacun de ses membres un tir avec corrections appropriées ?

L'équipage du char d'aujourd'hui est aussi impuissant à donner l'assaut que le cavalier lourd d'hier ; leur successeur commun est ce pilote d'hélicoptère qui — par régiments entiers — les remplacera demain comme il se substituera au parachutiste, au fantassin et peut-être à l'artilleur.

A CE MONOPLACE MU PAR PULSORÉACTEURS, D'UN POIDS A VIDE DE 90 KG., SERONT CONFIÉES DES MISSIONS DE RECONNAISSANCE ET MÊME DE COMBAT.

BONINGTON. — « Le Pont des Arts et la Cité. » (1823-1824).

« IL N'EST CLARTÉ QUE DE PARIS »

PARIS, CITÉ ÉLUE DES ARTISTES ÉTRANGERS

PAR FRÉDÉRIC BRIDGMAN

Dans le paysage de Paris les étrangers sont un élément si naturel et permanent que nul ne s'étonne de leur présence. Les Parisiens les ont adoptés et les considèrent comme un symbole de l'amour que tout homme se doit d'éprouver pour l'Ile-de-France et pour notre civilisation. Le Parisien, conscient de posséder la clef d'une façon de penser assez exceptionnelle dans le monde, tient à la présence permanente des grands noms de l'art international contemporain et ressentirait quelque dépit si la désaffection des intellectuels et des artistes étrangers les détournait de sa capitale. Cet état de fait a derrière lui un considérable passé. Il y a bien des siècles que Paris est un pôle d'attraction pour les habitants des autres pays. Que pouvaient trouver ces étrangers à Paris ; pourquoi venaient-ils en foule ; quelles étaient leurs réactions ; quels souvenirs souhaitaient-ils emporter et diffuser autour d'eux ; quels regards ces Anglais, ces Italiens, ces Allemands, ces Suisses, ces Flamands, ces Néerlandais promenaient-ils sur la capitale française ?

Pour le savoir nous disposons de récits de voyages et de représentations figurées. Mais il semble que les yeux des artistes n'aient su regarder le paysage avec intérêt qu'à partir de la fin du XIV^e^ siècle. Auparavant ce ne sont que personnages évoluant au milieu d'architectures stylisées ou d'arbres d'un autre monde. C'est au pinceau d'un étranger, Pol de Limbourg, venu des Pays-Bas, que nous devons les premières vues du Paris du début du XV^e^ siècle. Dans la première de ces œuvres qui illustrent les *Très Riches Heures du duc de Berry*, Pol, un des « trois frères enlumineurs » cités parmi les célébrités de la capitale par Guillebert de Metz, nous montre le Louvre de Chares VI contemplé approximativement de la rue de Seine actuelle. Le château du souverain compose le sujet principal du tableau, la rive gauche de la Seine est en labour et des paysans sèment et hersent pendant que des pies et des corbeaux se disputent les grains jetés à la volée, sous le regard placide d'un épouvantail ; au pied des murs du Louvre des seigneurs élégants se promènent et se préparent à embarquer dans de petits bateaux. La deuxième miniature représente le palais de Justice, la Sainte-Chapelle et l'extrémité de la Cité vus de l'Institut : trois hommes et deux femmes fauchent et fanent devant le rempart et la poterne qui se trouvaient au bout de l'île. Dans la dernière de ces enluminures, Notre-Dame et la Sainte-Chapelle se profilent telles qu'elles apparaissaient à ceux qui passaient par l'actuel carrefour Saint-Germain. Le paysage parisien sert de fond à une procession anachronique de rois mages orientaux qui se rencontrent au pied d'un mont-joie, et la ville se dessine au loin, toute hérissée de flèches et de tours. Pol de Limbourg a évidemment été frappé de la transparence de l'atmosphère, de la clarté du ciel de l'Ile-de-France et de la grâce des femmes, que les chroniqueurs de l'époque se plaisent à louer. Il n'aurait probablement pas peint d'un pinceau si tendre les paysans de sa province natale, et ces personnages raffinés sont bien différents des types de son pays.

Pol, Hermant et Jehannequin ne sont pas les seuls artistes étrangers à Paris. L'attraction de cette ville est telle que tous les grands peintres du Nord, Melchior Broederlam, Jean de Baumetz, Jean Malouel, André Beauneveu, Jacques Coëne de Bruges sont passés par Paris. Ce dernier fut un Parisien d'adoption et enlumina probablement le livre d'Heures du maréchal de Boucicaut. Il y procéda, vingt ans avant Jean van Eyck, à des expériences sur les qualités des supports — bois, tissus, cartons, pierre et parchemin — des siccatifs et de l'huile de lin qui sont à la base de la peinture moderne. Il confia ses résultats à cet énigmatique mécène, Giovanni Archerio, négociant milanais en tissus, fixé à Paris. Plus tard, Coëne travailla à une Bible que le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, avait commandée en 1404 à un banquier italien, Dino Rapondi, dont le commerce de manuscrits enluminés était l'une des activités.

Si le fameux retable du palais de Justice de Paris est bien dû à Zanetto

TURNER. — « L'Hotel de Ville et le pont d'Arcole. » Aquarelle (1830).

Bugatto, dit Jehannet de Milan, une des vues les plus précises du Paris du XV^e^ siècle que nous possédions serait due, elle aussi, à un pinceau étranger. Jehannet de Milan fut l'élève de Rogier van der Weyden, qui lui transmit le secret de l'analyse scrupuleuse de la réalité au service d'une haute intellectualité. Ce retable possède bien la facture de l'art du Nord, mais seul un Italien pouvait camper ces deux mariniers et ce badaud qui doit contempler les pêcheurs de goujons du haut du parapet. Ce retable possède un autre arrière-plan qui reproduit une rue de la Cité. Jehannet de Milan était arrivé à la cour de France en 1468 et Louis XI, d'habitude peu prodigue, lui acheta un tableau.

Au cours du XVI^e^ siècle la plupart des artistes qui passent par Paris viennent du Nord. Cependant on fait appel à un Italien, Giocondo de Vérone, pour diriger les travaux de reconstruction du pont Notre-Dame, qui s'était écroulé dans le fleuve le 15 octobre 1499. De ces échanges, les artistes étrangers et l'art français profitent abondamment. Sur les rives de la Seine, les hommes du Nord apprennent à traduire la douce ambiance et les ciels légers ainsi que la grâce et la gentillesse des nobles et des manants. En revanche, les peintres français, qui avaient eu tendance, après Jean Pucelle, à cultiver l'afféterie et la mignardise, se ressaisissent au contact de ces admirables artistes, consciencieux et forts, dont la sincérité est si touchante. C'est ainsi que prend naissance ce style du XV^e^ siècle qu'on a pu qualifier d' « international » en ce qu'il représente une synthèse entre le Nord et le Midi, où la France a joué le rôle essentiel de médiatrice.

Nous ne possédons que peu de vues du Paris de cette époque, et pour le mieux connaître il faut lire les descriptions littéraires, et surtout celles qui sont dues à la plume d'étrangers. Parmi celles-ci deux relations se détachent, celle d'Arnold van Buchel et celle de Thomas Platter. Van Buchel d'Utrecht passa à Paris les années 1585 et 1586. Cet avocat humaniste n'apprécie guère les tours de Notre-Dame, qui lui semblent frêles et de hauteur médiocre. Il est vrai que les Pays-Bas avaient construit les masses formidables de Notre-Dame de Bruges et de Saint-Rombaud de Malines, à côté desquelles la façade de la cathédrale parisienne semblait bien mesquine aux yeux d'Arnold. Il est choqué par contre de la statue de saint Christophe placée à l'entrée de l'église et qu'Erasme avait déjà comparée à une montagne. Les problèmes de la circulation au petit Châtelet, près du pont Notre-Dame, étaient épineux, car il lui faut attendre longtemps pour passer en raison de l'affluence des chevaux, mules, voitures, litières et gens. L'odeur des rues boueuses est si forte que les narines de notre avocat, imprégnées depuis trois jours, lui refusent, dit-il, tout service. L'égout de la place Maubert paraissait détenir le record de la puanteur, car le délicat Erasme s'en souvient : *Olet ut cloaca Mauberti.* Il faut dire qu'il était également offusqué par les effluves de Londres. Van Buchel va voir les comédiens italiens qui jouaient des pièces facétieuses dans le faubourg Saint-Germain. Ces troupes fréquentaient Paris depuis Charles IX et venaient surtout de Mantoue et de Venise. Notre auteur, collectionneur d'inscriptions et de proverbes, rapporte l'acrostiche quelque peu compassé :

Paisible domaine
Amoureux verger
Repos sans danger
Justice certaine
Science hautaine,

heureusement complété par la plaisanterie suivante : « Paris, le Paradis des femmes, l'Enfer des mulets, le Purgatoire des solliciteurs. »

L'opuscule de Thomas Platter, marchand de Bâle, date de 1599. Il nous parle souvent des étrangers qui viennent étudier à l'Université de Paris. Ils logent chez des particuliers, qui leur louent des chambres garnies, ou bien se réunissent pour prendre une maison et s'attachent un domestique. Ces étudiants formaient la quatrième nation, celle des *Septentrionales,* ainsi nommée parce qu'elle comprenait une majorité d'Allemands et d'Anglais. Les Allemands se groupaient dans le faubourg Saint-Germain, et Platter ajoute : « Ceux qui ont habité Paris savent le bruit qu'ils occasionnent jour et nuit ainsi que les farces qu'ils font. » Il faut dire que dans le Paris de la fin du XVI^e^ siècle les étudiants étaient au nombre de 30.000 à 50.000 et se partageaient entre plus de 50 collèges.

Le bagout des marchands installés dans la grande salle du palais de Justice, disparue depuis l'incendie de 1618, fait l'admiration et l'inquiétude de notre marchand. Mais laissons-lui la parole : « Il est assez difficile de passer devant ces étalages sans acheter quelque objet, parce que les marchands et les marchandes savent attirer les passants avec tant d'affabilité et leur démontrer que tout est à bon compte, et parce que l'on peut regarder sans être obligé de rien acheter. Les femmes qui vendent de la toile blanche pour chemises, cols, mouchoirs et autres articles de lingerie, notamment, ont une façon très attrayante de parler et savent vous persuader que nulle part ailleurs on ne peut trouver aussi bien ; elles sont fort rusées et ne tardent pas à distinguer ceux qui ont de l'argent de ceux qui n'en ont pas ; elles observent ce qui vous manque, et s'il y a quelque chose de détérioré à votre vêtement elles vous offrent ce que, sans elles, vous ne songeriez nullement à acheter. Si quelqu'un passe habillé de neuf, elles lui demandent s'il ne veut rien acheter pour sa maîtresse. Aussi ceux qui vont s'y promener avec des dames regrettent-ils généralement leur visite. Et ce qu'il y a de plus étonnant, si vous désirez quelque chose, elles vous montrent tant d'articles différents que vous êtes dans l'embarras pour choisir. Ce qu'on ne trouve pas à Paris, on ne le trouve nulle part ailleurs. »

Ce sont ces rues grouillantes de vie qu'ont parcourues Platter et Buchel qui

voient passer au début du XVII[e] siècle les paysagistes hollandais qui sont attirés par Paris. Habiles à rendre les ciel immenses de leur pays et les mille nuances de la plaine du Nord, ils sont séduits par les perspectives que leur offrent la Seine et ses rives. L'un d'eux, pendant l'hiver de 1608, peint la rivière gelée et fixe le Louvre et la tour de Nesle qui se dressent à côté des barques immobilisées par le gel.

Flamands et Hollandais apportent à leurs confrères français leur goût du paysage considéré comme une fin en soi, ainsi que leur scrupuleuse exactitude dans la reproduction topographique des panoramas. À cette époque où la photographie n'existait pas, il fallait penser à satisfaire la curiosité de ceux qui, habitant Anvers, Amsterdam ou La Haye, n'avaient que rarement l'occasion de venir à Paris et désiraient posséder une image précise de la ville célèbre qui les avait enchantés. Ainsi un artiste comme Reynier Nooms, dit Zeeman, eut-il de nombreuses commandes de paysages parisiens qu'il fixa avec sensibilité et délicatesse. Il nous reste de lui un bon dessin du Louvre qui fut tiré en eau-forte et qui servit d'étude pour une peinture à l'huile. Il faut remarquer que les ruelles du vieux Paris n'ont pas retenu l'attention de ces artistes, et l'on peut regretter cette carence qui nous prive de documentation sur les quartiers les plus pittoresques de la Cité, de l'Université et de la rive droite de la ville. Cependant ces mêmes peintres nous ont laissé des vues admirables des rues de Delft ou d'Amsterdam ; c'est que, pour plaire à leur clientèle, ils s'attachaient aux vastes perspectives qui montrent le plus de choses possible sur une seule toile. C'est donc surtout le fleuve qui les retient, et ils crayonnent leurs esquisses, sur les quais boueux, sur les ponts, aux fenêtres qui regardent la Seine et d'où ils voient le château royal et la silhouette compliquée que découpent sur le ciel les toits et les clochetons.

De Pierre Wouwermann, on connaît trois vues du Paris de l'an 1600, dont l'une représente la tour et la porte de Nesle entourées de silhouettes amusantes de marchands, de crieurs, de matelots, de paysans et de cavaliers. Abraham de Verwer, autour de 1640, sait fixer comme un impressionniste la qualité de l'atmosphère parisienne et les reflets de l'eau. Tantôt il saisit le soleil levant dans la brume matinale, et ses rayons jouent sur les remous du fleuve. Tantôt il étudie l'animation des rives et de la Seine et peuple le panorama de chariots, de petites barques et de lourds bachots que les nautoniers poussent à la perche sous les

ROWLANDSON. — « Scène parisienne. »

arches des ponts. Ses tableaux devaient bien se vendre en Hollande, car nous savons qu'il envoie le 30 octobre 1639 une vue du Louvre à Frédéric-Henri d'Orange en demandant le versement de 400 florins d'honoraires.

Au XVII[e] siècle nous avons d'amusantes descriptions d'Anglais fixés à Paris ou à Saint-Germain, partisans des Stuarts détrônés. La relation du jeune Evelyn, datée de 1651, donne de l'aspect de nos compatriotes une description alerte : « Les enfants français sont, j'imagine, la plus belle lettre que la nation française puisse montrer dans tout l'alphabet humain. Mais s'ils ressemblent à des anges étant au berceau, une fois en selle, c'est du diable qu'ils ont l'air. Les femmes françaises ont le plus souvent les yeux noirs et de belles dents et leur taille est moyenne, n'étant ni maigres ni grosses. Dès qu'ils ont dépassé vingt ans les Français paraissent en avoir quarante, les femmes surtout, qui à cet âge sont extrêmement fanées, tandis que les nôtres y sont encore sinon belles, du moins supportables. »

Nous devons au docteur Lister, qui accompagna le comte de Portland, ambassadeur d'Angleterre auprès de Louis XIV en 1698, une description érudite du Paris de la fin du siècle. Il le trouve plus peuplé que Londres, et nombre de maisons sont habitées par quatre, cinq et jusqu'à dix ménages ou familles. Les vues de la rivière sont admirables, par exemple celle du Pont-Neuf, en regardant du côté des Tuileries, ou celle du Pont-Royal dans le sens inverse. Les dômes et les clochers font un merveilleux effet de perspective. Les fenêtres basses de toutes les maisons sont garnies de barreaux de fer, ce qui doit être une grande dépense. Les rues sont fort étroites et les passants, mal protégés contre la presse et la rapidité des voitures, qui, lancées au grand trot sur les pavés entre les maisons hautes et retentissantes, font une sorte de musique qui ne saurait être agréable à d'autres oreilles qu'à celles des Parisiens. Ceux-ci adorent les récréations et les promenades. Toutes les personnes de qualité fréquentent le Cours-la-Reine ; d'autres désirent un air plus pur et vont jusqu'au Bois de Boulogne ou dans celui de Vincennes ; ou bien on va à pied au Luxembourg, aux Tuileries ou dans les jardins qui appartiennent à la couronne ou aux princes et qui sont ouverts à tous, sauf aux laquais et à la canaille.

Les longues hostilités du XVIII[e] siècle ralentirent ces courants. Mais dès la conclusion du traité de Paris, en 1763, une foule d'Anglais viennent en France, et le roi estimait à 40.000 le nombre des Britanniques ayant franchi le détroit en deux ans. Arthur Young fut peut-être le plus célèbre de ces voyageurs, mais sir Joshua Reynolds et Ramsay vinrent aussi et contribuèrent certainement à influencer l'art français, de même qu'ils furent séduits par la grâce de nos Fragonard, Lancret, Chardin et Watteau. Les voyages touristiques furent interrompus à nouveau par la Révolution, mais il y eut de courtes périodes, comme en 1802, où les frontières furent ouvertes et où une véritable ruée de touristes sillonnèrent la France. Voici un dessinateur amateur, sir John Dean Paul, qui, enchanté de son voyage pendant le mois d'août 1802, estime utile pour ses compatriotes de publier le journal de sa partie de plaisir, agrémenté de quelques dessins. Il est étonné, comme Lister, de l'absence de trottoirs, qui rend les promenades dangereuses. Les maisons sont plus grandes que celles de Londres, et toutes en pierres blanches. Il y a au moins un monument public dans chaque rue dont le fronton avait été orné quelques années auparavant de l'inscription : « Liberté, Egalité, Fraternité ou la Mort », mais où les trois derniers mots ont été grattés et remplacés par « Justice » ou « Humanité ». Nos voyageurs sont frappés de la perspective des Tuileries et du Louvre, mais Notre-Dame leur paraît plus antique que belle. Le bras de Seine qui borde le flanc de l'église était bien pittoresque à l'époque. Avant le pont qui supportait une partie de l'Hôtel-Dieu, les blanchisseuses, installées sur des radeaux, formaient un groupe animé. Coups de battoir et caquets emplissaient l'air et conféraient une gaîté qui étonnait les étrangers. Le musée du Louvre les bouleverse, car ils y trouvent rassemblées toutes les œuvres d'art que le Premier Consul a ramenées de ses campagnes. Notre voyageur fait un croquis du Pont-Neuf et ajoute : « Il y a un millier d'excellents sujets de cette sorte à Paris, et des peintures à la manière de Canaletto représentant des vues de la Seine seraient très intéressantes. » Il s'attache aussi à reproduire les vieilles rues du quai des Orfèvres pour montrer à ses lecteurs l'aspect des venelles avec les lanternes suspendues à un câble au milieu de la chaussée. Dans ces lanternes on plaçait tous les soirs une chandelle qui brûlait jusque vers une heure du matin. A Londres, au contraire, on n'éclairait les rues que pendant la nouvelle lune, laissant à l'astre nocturne le soin d'illuminer la ville trois semaines sur quatre, ce qui, étant donné le climat habituel de l'Angleterre, était nettement insuffisant. Sir John fait ses croquis pendant que les dames de son groupe engagent « une grande offensive sur les boutiques principales pour se procurer des dentelles et autres articles de mode ». Paris est décidément aux yeux du touriste de 1802 une grande ville aristocratique, où les femmes sont élégantes, la police, bien faite et les autorités, aimables et bienveillantes.

Parmi les artistes authentiques qui se sont attachés à rendre l'aspect étincelant de la vie de la capitale les graveurs anglais tiennent une place importante. Thomas Girtin fixe des vues pittoresques de la ville et de ses environs pour les collections du duc d'Essex ; mais c'est surtout Nash à qui nous sommes redevables de documents d'une parfaite précision. Il publia deux albums en 1820 : *Paris et ses environs*, et reproduisit avec sensibilité les jardins du Palais-Royal, qui ont pendant si longtemps attiré la curiosité des voyageurs et la réprobation des bien pensants. Les lorettes s'y promenaient en foule, « indécemment dévêtues », dit un des censeurs d'outre-Manche, mais d'autres que lui se laissaient séduire, et

JONGKIND. — « Le Pont-Neuf. » Aquarelle (1851).

une visite à Paris comportait toujours une flânerie devant les éventaires, boutiques et maisons de jeux, brillamment éclairés, et parfois une participation plus directe aux plaisirs de cet endroit. Ces albums comportent un texte de John Scott qui est acerbe et sévère ; ses louanges n'en ont cependant que plus de poids. La place Louis-XV, la Concorde actuelle, lui arrache des phrases admiratives, de même que les fontaines de Paris, qui le frappent par leur élégance. Il ne peut s'empêcher de les trouver déplacées dans un climat qui est parfois humide et froid, mais il estime qu'elles sont une nouveauté pour les voyageurs anglais, car elles leur confirment qu'ils sont véritablement en pays étranger.

Deux grands noms de la peinture anglaise du XIX[e] siècle ont laissé de Paris des souvenirs remarquables, et ces hommes ont eu par surcroît une grande influence sur leurs collègues français. Ce sont Turner et Bonington. Le premier fut un voyageur impénitent et passa par Paris à plusieurs reprises. Les musées de Londres conservent de lui trois vues de la capitale : *le Marché aux fleurs et le Pont-au-Change*, *le Pont-Neuf* et *l'Hôtel de Ville et le Pont d'Arcole*. La métropole est, selon l'interprétation de Turner, une ville aux perspectives de rêve, aux monuments éclatants et à la douce lumière enchanteresse.

Bonington réside en France bien des années de sa courte vie, mais il reste relativement peu à Paris. Il laisse cependant des visions des quais, de la Conciergerie, du pont Saint-Louis qui révèlent sa maîtrise de l'aquarelle et de l'huile ainsi que sa conception romantique du paysage. Bonington était prodigieusement doué et, sans avoir fréquenté l'école, possédait un œil et un goût qui faisaient l'admiration de Delacroix et de Corot — encore commis drapier. John Crome a laissé en octobre 1814 un admirable *Boulevard des Italiens*, où sous de magnifiques frondaisons se pressent les éventaires des marchands de tableaux.

Un peu plus tard dans ce siècle, l'afflux des peintres étrangers à Paris est toujours aussi vif. Mais parmi cette foule Jongkind se détache nettement. Il s'installe à Paris de 1846 à 1856, puis de 1860 à 1867. Comme Van Gogh, son compatriote, il mourut en France et fut annexé par l'école française. Il peint d'abord, comme ses prédécesseurs du XVII[e] siècle, le cours de la Seine ; puis il s'attache à rendre l'atmosphère délicate de la Montagne-Sainte-Geneviève et du jardin du Luxembourg et manifeste un amour des mille aspects de la rive gauche qui lui vaut les éloges de Zola.

Avec les maîtres de l'impressionnisme, les ateliers de Montmartre et de Montparnasse se peuplent d'artistes étrangers. Sickert, Van Gogh, Ensor ont puisé à Paris une bonne partie de leur inspiration. Puis c'est l'avènement de l'art abstrait, de la peinture non figurative. Ce n'est plus dans le spectacle des rues ou des quais que l'artiste étranger va chercher la trame de son œuvre, mais c'est de l'ambiance de la ville qu'il s'imprègne. Il faudrait étudier ce que Paris a apporté aux étrangers dans le domaine de la spiritualité et ce que ces derniers ont donné en échange. Mais une telle étude relève du domaine du comparatisme artistique et philosophique, et tel n'était pas notre dessein.

A QUAND LES VOYAGES INTERPLANETAIRES ?

LA CABINE DE L'ASTRONEF TELLE QUE LA CONÇOIVENT LES SPÉCIALISTES

Un périscope spécial (1) capte l'image extérieure et la renvoie sur un écran circulaire (2). Une camera de prises de vues (3) et un jeu d'oculaires pour l'observation directe. L'équipement lunaire (4) et les détecteurs d'éléments radioactifs (5) utilisables sur notre satellite. Deux couchettes (6) devant servir surtout durant la période de l'accélération et l'échelle (7) donnant accès à l'avion spécialement conçu pour le retour sur la terre (séparation de l'avion de la « carcasse cosmique »). Un certain nombre de dispositifs d'alarme (8) sont prévus pour détecter une baisse ou une augmentation de pression, de température, etc., et des ouvertures (9) pratiquées dans le plancher permettent à l'acide carbonique de s'accumuler dans les parties basses avant d'être évacué vers l'extérieur par le volant (10). Des bouteilles d'oxygène de secours (11). Sur un tableau de bord (12) figurent divers cadrans indicateurs : (13) astronavigraphe ; (14) radar ; (15) leviers de commandes pour diverses manœuvres : alimentation du moteur, allumage, dirigeabilité, retournement, etc. ; (16) écran de télévision, radio ; (17) appareillage électronique (un grand nombre de manœuvres sont commandées par ce dispositif) ; (18) compteur Geiger ; (19) soute aux vivres, appareils régénérateurs de l'atmosphère, sas de sortie, réserves, instruments, etc. ; (20) plaques aimantées électriquement, destinées à retenir les astronautes sur le plancher durant la période de « manque de pesanteur » ; (21) appareil photographique ; (22) petit laboratoire pour l'analyse de l'atmosphère planétaire ; (23) livre de bord et itinéraire calculé d'avance ; (24) carte du ciel.

Dessin de Jean Loup, établi avec la collaboration technique de M. A. Ananoff (d'après l'ASTRONAUTIQUE, édit. A. Fayard).

SEUL LE MOTEUR ATOMIQUE LES RENDRA POSSIBLES

PAR ALEXANDRE ANANOFF

président de l'Aéronautique-Club de France et du Groupement Astronautique Français

Les problèmes aéronautiques sont de nouveau à l'ordre du jour. En effet, du 3 au 8 septembre s'est tenu à Londres le IIe Congrès international d'aéronautique, au cours duquel les plus éminents spécialistes prirent tour à tour la parole pour exposer le résultat de leurs travaux et affirmer leur confiance en la réalisation de la navigation interplanétaire. Entre autres problèmes importants, c'est celui du moteur qui semble causer le plus de soucis aux astronautes.

Le moteur, cœur de la fusée, dont la réalisation est indispensable pour une randonnée cosmique *n'existe pas encore*. Il s'agit, bien entendu, du moteur atomique, car on ne saurait envoyer des hommes, même sur la Lune, astre le plus voisin de notre planète, en se bornant à mettre en œuvre l'énergie chimique. Cette nécessité absolue d'utiliser le moteur atomique résulte uniquement du fameux « rapport de masse », que les astronautes connaissent bien et qui renferme à lui seul la solution de tout le problème.

S'il ne s'agissait pour nous que de réaliser une simple performance sportive, en envoyant sur notre satellite un colis de quelques kilos, nous serions en mesure de le faire *dès à présent*. En effet, l'utilisation de l'énergie chimique (acide azotique et aniline), l'emploi de fusées du type « composé » (10 éléments largables au fur et à mesure de l'ascension) et surtout la possibilité d'imprimer à notre fusée une accélération élevée faciliteraient notre tâche.

Mais la complexité du problème devient évidente lorsqu'il s'agit d'expédier non un colis, mais des hommes. L'organisme humain est particulièrement fragile, et les grandes accélérations lui seraient fatales : en outre, il nous faudrait obligatoirement le placer dans un milieu aussi proche que possible de celui pour lequel il a été créé.

Ces considérations élémentaires nous poussent à prévoir une cabine étanche, où l'air serait sans cesse régénéré et maintenu à une pression, une composition et une température satisfaisantes. Quant à l'accélération, nous savons qu'elle peut être supportée assez allégrement durant un temps qu'on croit indéfini lorsqu'elle s'exerce dans le sens ventre-dos — c'est-à-dire dans la position couchée — et n'excède pas 2 g. (deux fois l'accélération de la pesanteur).

L'accélération apparaît donc en astronautique comme le facteur dominant : sa valeur une fois arrêtée, c'est elle qui impose à son tour au véhicule cosmique le « rapport de masse » (rapport entre le poids de la fusée au départ et son poids final).

Sans vouloir imposer au lecteur un fastidieux raisonnement qui lui ferait sans doute mieux comprendre le lien existant à l'intérieur du système « passager-accélération-vitesse d'éjection-rapport de masse », contentons-nous de dire qu'une accélération faible entraîne une dépense prohibitive d'énergie et que celle-ci diminue avec l'accroissement de l'accélération. Pour cette dernière raison, ce qui apparaît comme possible pour une fusée-colis ne l'est plus pour une fusée-passagers. Le réacteur atomique, qui dispose d'une grande concentration d'énergie, semble donc devoir être un élément de propulsion idéal.

L'expérience montre encore, lorsqu'on le compare aux réacteurs chimiques, qu'à température idéale (dans la chambre de combustion) et à vitesse égale (vitesse d'éjection des produits de la combustion hors de la tuyère) l'avantage reste du côté du réacteur atomique en raison de son rapport de masse avantageux.

Puisqu'un tel moteur détient la clef du problème de la navigation interplanétaire, comment pense-t-on l'utiliser ? Sur ce point, en dépit des recherches poursuivies depuis quatre ans, on sait encore peu de chose. On croit toutefois que l'énergie ne sera pas utilisée directement, mais *indirectement*, c'est-à-dire qu'elle sera employée pour chauffer un fluide intermédiaire (l'eau, ou mieux l'hydrogène liquide, à cause de son faible poids moléculaire), qui, détendu au travers d'une tuyère, devra assurer à la fusée la réaction voulue.

L'étude du moteur n'est qu'un des aspects du problème complexe de la navigation cosmique. Mais nous y avons insisté, car c'est un point capital. Aussi est-ce faire preuve de légèreté que de prophétiser l'ère de l'Espace pour un avenir peu éloigné, alors qu'on ignore non seulement pour quelle raison il nous faut utiliser l'énergie atomique, mais encore sur quelles hypothèses fragiles repose la conception d'un tel moteur.

Cette réserve que nous avons tenu à faire — empressons-nous de le dire — n'ôte rien aux possibilités réelles de la navigation future. Ce serait à notre avis une grave erreur que de considérer l'astronautique comme irréalisable parce que le moteur atomique manque encore ; ou de condamner d'emblée toutes les recherches ayant un rapport plus ou moins précis avec l'étude du véhicule cosmique sous prétexte que l'on ne dispose pas encore de l'élément propulseur. N'oublions pas en effet que certaines expériences réalisées sur terre peuvent déjà fournir — avant que soit tenté le voyage — une réponse satisfaisante à bon nombre de problèmes qui ne doivent en aucune façon être considérés comme secondaires.

Tout l'effort des astronautes du monde s'oriente aujourd'hui vers un examen aussi poussé que possible des constituants du navire cosmique pour le jour où la physique nucléaire mettra entre leurs mains le moteur qui leur fait encore défaut et leur donnera la satisfaction, en triomphant des chaînes de la pesanteur, de réaliser le rêve millénaire.

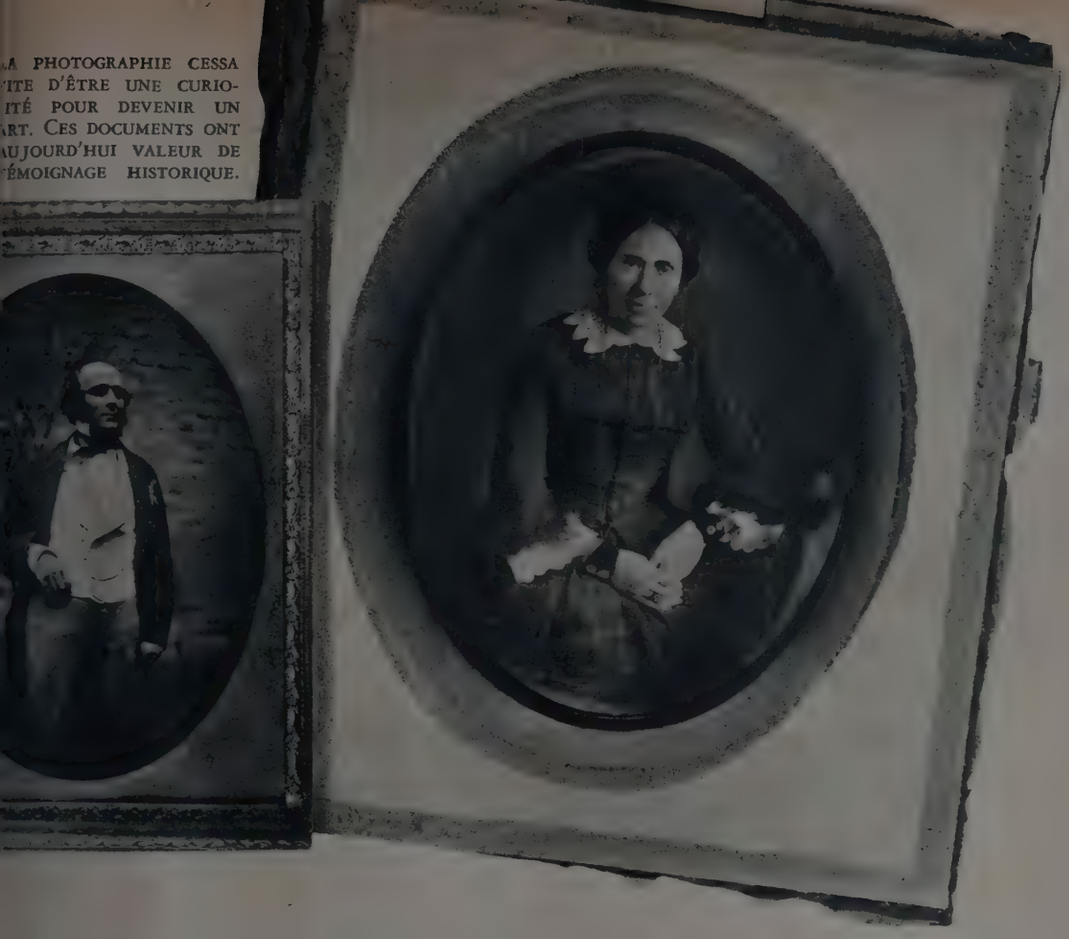
Il y a cent ans mourait Daguerre

INVENTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE

PAR CHARLES GERSCHEL

C'EST à Cormeilles-en-Parisis que Louis-Jacques-Mandé Daguerre naquit, en 1787. Comme il montrait beaucoup de dispositions pour le dessin, les siens, loin de contrarier sa vocation, lui facilitèrent l'étude de la peinture et de la perspective. Il entra dans l'atelier de Degotti, peintre de décors de l'Opéra. Daguerre perfectionna considérablement la décoration théâtrale. Il fut le premier à utiliser les

SAVOUREUSES SCÈNES DE FAMILLE D'AUTREFOIS.



LA PHOTOGRAPHIE CESSA VITE D'ÊTRE UNE CURIOSITÉ POUR DEVENIR UN ART. CES DOCUMENTS ONT AUJOURD'HUI VALEUR DE TÉMOIGNAGE HISTORIQUE.

effets d'éclairage et obtint d'éclatants succès aux théâtres de l'Opéra et de l'Ambigu-Comique. Vivant parmi les artistes et les comédiens, le jeune Daguerre, nature joyeuse, véritable gamin de Paris, aimait à se mêler aux acteurs pendant les répétitions et même les représentations des ballets à l'Opéra. Il dansait comme un professionnel et souvent se faisait applaudir sans que son nom parût au programme.

Le 1er juillet 1822 la foule se précipitait vers un nouvel établissement installé dans les jardins de l'hôtel Samson, derrière le boulevard Saint-Martin : le Diorama.

D'immenses toiles, peintes à la perfection, représentaient de superbes paysages de Suisse, d'Italie, des Alpes et des bords de l'Océan. Ce qui excitait surtout l'étonnement des spectateurs, c'était le changement graduel des scènes, qui semblaient pour ainsi dire se fondre les unes dans les autres et qui se succédaient sans interruption.

Le succès du Diorama ne suffit pas à Daguerre. Il fallait à cet esprit actif et ambitieux d'autres résultats.

Il faisait fréquemment usage de la chambre noire et souvent il s'était écrié en voyant les images sur le verre dépoli : « Ne réussira-t-on jamais à fixer des images aussi parfaites ? » Or il fréquentait assidûment les ateliers des opticiens Charles Chevalier et Giroux. C'est chez Chevalier qu'il entendit pour la première fois parler des expériences d'un officier du génie retraité, habitant Chalon-sur-Saône, nommé Nicéphore Niépce.

Ce dernier avait réussi à reproduire sur métal (acier, cuivre et étain) des gravures sur acier et des eaux-fortes. Le premier, il découvrit la propriété du bitume de Judée de se décomposer à la lumière solaire en présence de certaines huiles. De ce principe naquirent plus tard la plupart des procédés héliographiques.

Chevalier mit Daguerre et Niépce en rapport. Ce dernier, très méfiant, répondit d'abord d'une façon évasive aux ouvertures de Daguerre. Plus tard les deux inventeurs se rencontrèrent lors d'un séjour que fit Niépce à Paris.

Après de longs pourparlers Daguerre vint à Chalon, et le 14 décembre 1829 fut passé entre les deux chercheurs un traité par lequel ils s'engageaient à se communiquer leurs secrets et s'unissaient pour la mise au point de la découverte.

Daguerre séjourna quelques jours à Chalon et Niépce répéta devant lui ses expériences. Il faisait dissoudre du bitume sec de Judée dans de l'huile de lavande. Le résultat de cette évaporation était un vernis épais que le physicien de Chalon appliquait par tamponnement sur une plaque métallique polie (cuivre poli ou recouvert d'une lame d'argent).

La plaque, après avoir été soumise à une douce chaleur, restait couverte d'une couche adhérente et blanchâtre ; c'était le bitume en poudre. Ainsi recouverte, elle était portée au foyer de la chambre noire. Au bout d'un certain temps on apercevait sur la poudre de faibles linéaments de l'image. Niépce eu la pensée ingénieuse que ces traits peu perceptibles pouvaient être renforcés.

En effet, en plongeant la plaque dans un mélange d'huile de lavande et de pétrole, il reconnut que les régions de l'enduit qui avaient été frappées par la lumière restaient presque intactes, tandis que les autres se dissolvaient rapidement.

Après avoir lavé la plaque à l'eau, on avait donc l'image formée dans la chambre noire correspondant aux clairs et les ombres aux ombres. Les clairs étaient formés par la lumière diffuse provenant de la matière blanchâtre et non polie du bitume ; les ombres, par les parties polies et dénudées de la plaque.

Daguerre imagina d'abord une méthode qu'on appela *la Méthode Niépce perfectionnée,* puis il s'enferma dans son laboratoire et pendant deux ans se livra à un travail acharné.

Sa première découverte est due au hasard. Un jour, il laissa par mégarde une cuiller d'argent sur une plaque métallique recouverte d'iodure d'argent. Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il enleva la cuiller d'en voir l'image nettement empreinte sur la surface iodurée ! Cette observation fut un trait de lumière. De ce moment Daguerre abandonna l'ancien procédé au bitume de Judée et lui substitua l'iodure d'argent. La photographie était créée.

DAGUERRE faisait part régulièrement à Niépce de l'avancement de ses découvertes. Mais Niépce ne devait pas profiter des perfectionnements de l'invention. Une congestion cérébrale l'emporta en effet le 5 juillet 1833.

Après la mort de son associé Daguerre continua seul ses recherches. Toutefois ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'il mit enfin au point l'admirable méthode qui devait immortaliser son nom.

En 1835 il communiqua à Isidore Niépce, fils de Nicéphore, les perfectionnements qu'il avait réalisés et déclara qu'il était temps d'exploiter commercialement la découverte de la photographie. On ajouta un acte additionnel au traité que nous avons cité plus haut. Deux ans après, en 1837, Daguerre et Isidore Niépce signèrent un véritable acte d'association.

Après avoir vu plusieurs savants Daguerre fut mis en rapport avec Arago, à qui il révéla sous le sceau du secret tous les résultats de son invention.

L'illustre astronome fut saisi d'un véritable enthousiasme à la vue des épreuves de Daguerre, et sans tarder il mit en rapport l'inventeur de la photographie avec le ministre de l'Intérieur, Duchâtel.

Daguerre demandait une somme de 200.000 francs pour la cession de ses procédés photographiques et le secret du Diorama. Le ministre offrait, à la place du capital, une rente viagère de 10.000 francs. Soit 6.000 francs pour Daguerre et 4.000 pour Niépce. Cet arrangement, bien modeste, fut accepté.

Le 15 juin 1839 le ministre de l'Intérieur présenta à la Chambre des députés un projet de loi où il disait en concluant : « Dans une circonstance aussi exceptionnelle il appartient au gouvernement d'intervenir. C'est à lui qu'il appartient de mettre la société en possession de la découverte dont elle demande à jouir dans un intérêt général, sauf à donner aux auteurs de cette découverte le prix ou plutôt la récompense de leur invention, laquelle portera le titre de *Récompense nationale.* »

La loi fut votée par acclamation. Arago, en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, fut chargé de communiquer à cette compagnie la description des procédés de Daguerre : le *daguerréotype.*

Le 10 août 1839 fut une belle journée pour l'inventeur. Les membres de l'Académie des beaux-arts s'étaient joints à leurs collègues de l'Académie des sciences. Tout ce que Paris renfermait de sommités dans les arts, les sciences et les lettres se pressait sur les bancs du public.

Quoique simple, la méthode de Daguerre exigeait des manipulations délicates, et il fallut quelque temps pour que de bons opérateurs pussent en tirer profit. Néanmoins la voie était ouverte. Les efforts conjugués des savants et des praticiens devaient amener la découverte au point où nous la voyons.

Daguerre, après son triomphe, se retira dans une petite maison de campagne à Bry-sur-Marne, où il reçut la visite de savants du monde entier. La vente de ses brevets en Angleterre et la pension qu'il recevait du gouvernement lui procurèrent une vie calme et exempte de soucis. Il s'éteignit le 10 juillet 1851 à Bry-sur-Marne, où un modeste monument fut élevé sur sa tombe.

Les documents qui illustrent cet article font partie de l'importante collection de daguerréotypes et de photographies réunie par M. Charles Gerschel, descendant d'une famille de photographes strasbourgeois, plus tard établis à Paris.

« OFFENBACH », PAR DISDERI.

« ALEXANDRE DUMAS », PAR NADAR.

Soirs de Vacances...

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Ceux qui résident actuellement à Biarritz seront « incollables » cet hiver si vous les interrogez sur Goya. C'est à qui étonnera son voisin, car, à force de lire tout ce qui a été publié sur Goya, à force de contempler les reproductions de ses plus illustres tableaux, ces dames et ces messieurs du meilleur monde possèdent maintenant une solide documentation sur la question !

Guy d'Arcangues prépare dans le plus grand secret des entrées pour le dîner de l'hôtel du Palais (400 couverts), et vers minuit ce sera une cavalcade « distinguée » de tous les travestis, qui s'en iront se hisser sur un mail-coach, un phaéton, des landaus, des fiacres aussi... pour gagner le casino Bellevue, où aura lieu le bal Goya. Les gens arrivent de Paris et de Madrid, et si des esprits chagrins manifestent l'intention de partir pour Venise au bal Bestegui on leur glisse insidieusement :

— C'est une folie, ma chère, le palais est construit sur pilotis et vous risquez l'écroulement tant il y aura de monde !

Pour nous y préparer, le comte de Vallombreuse a voulu réunir dans sa résidence de Bagheera soixante personnes drôles et costumées. Le carton d'invitation portait que ce dîner était donné « par ordre de S. A. I. le prince Minhouh de Perse pour rencontrer M. Pierre Loti partant pour Bagdad ».

Ce fut une bien joyeuse soirée. Dans ce grand monde oriental — d'un soir — j'ai peu à peu reconnu Paule de Beaumont, Lise Deharme, Henri Sauguet, le duc et la duchesse de Lévis-Mirepoix, la princesse Troubetzkoï, Joas da Silva Ramos, J.-C. Eger, Lucien Lelong et Mme Dancovici, le comte d'Aurelles de Paladines, et, caché sous ma barbe grise, le chef revêtu d'un turban qui retenait mon manteau de bain, j'avais, m'a-t-on dit, l'allure d'un émir de Transjordanie. Cette opinion ne fut évidemment émise que lorsque je me nommai, car, ne portant pas un numéro de *France-Illustration* à la main, comment m'aurait-on reconnu ?

La préparation du bal Goya et le bal « Minhouh de Perse » pourraient vous faire croire que Biarritz est un endroit où l'on se déguise du matin au soir. N'en croyez rien. Nous savons aussi être sérieux, et nous le fûmes — intensément — l'autre soir, au grand dîner organisé aux Ambassadeurs par la baronne Jean de l'Espée au profit des œuvres des Petites Sœurs des Pauvres.

C'est au cours de ce gala que fut créé *Mélos*, le ballet conçu par Marie-Laure de Noailles sur une musique de Léo Preger, qui remporta pour sa partition le Prix Biarritz 1951. Malgré cette palme décernée par un jury éminemment « connaisseur », j'offrirai la mienne à A.-M. Cassandre pour ses costumes et son décor. Un petit chef-d'œuvre de goût, et j'espère que l'on montera *Mélos* à Paris pour revoir l'œuvre de Cassandre.

Il serait injuste de ne pas souligner, outre les mérites des costumes et du décor, ceux de la chorégraphie d'Aurelio M. Milloss et les qualités des principaux interprètes : Irène Skorik, Milorad Miskovitch et Ethery Pagava.

La *party* Elsa Maxwell a été brillante. Joséphine Baker a chanté aux Ambassadeurs et à Casanova avec un égal succès, le compositeur Francis Lopez est arrivé pour écrire la musique d'un film sur Biarritz, et Raymond Rodet a organisé une aimable réception pour poursuivre dans l'aimable Biarritz la croisade de l'amabilité.

Deauville a connu à l'occasion du Grand Prix son plus brillant week-end. Le temps fut clément et l'affluence, grande. Belle lutte sur le champ de courses, où Coast Guard l'emporta d'un nez, que révéla la photographie. Roger Poincelet, qui montait le cheval de M. André Lombard, ne s'était pas rendu compte à l'arrivée qu'il avait pris ces bienheureux centimètres à Johnstone, qui pilotait Pharsale, à M. Boussac. L'Amiral était troisième. Peut-être justement lui avait-il manqué la monte de Poincelet, son cavalier de naguère...

Au polo, où triompha l'équipe Cibao La Pampa, la coupe fut remise à M. Porfirio Rubirosa par Mme Doris Duke. Et, récompense hautement appréciée, celle-ci embrassa chacun des joueurs du *team* victorieux. Cela vaut bien une coupe.

Pour les amateurs de spectacles, le marquis de Cuevas avait réservé la primeur d'un ballet — une première mondiale.

Annabel Lee, dont l'argument s'inspire d'un poème d'Edgar Poe, s'accom-

La comtesse Quintanilla danse, à la réception d'Elsa Maxwell, avec le marquis d'Arcangues, qui fut autrefois le grand organisateur des festivités de Biarritz.

Le marquis et la marquise de Casa Argurdin ont organisé a Casanova un diner en l'honneur de S. A. R. l'infante Béatrice d'Espagne. On y vit de nombreux « grands ».

Denise Duval danse avec M. Schilling. Le texte de la mélodie qu'elle chante dans « Mélos » commence ainsi : « Connais-tu le pays ou fleurit l'adagio ? »

La duchesse de Windsor rit beaucoup. S. E. lord Balfour se contente de sourire. Elsa Maxwell vient de faire un mot particulièrement rosse. Mme Gabrielle Dorziat, comtesse de Zogheb, soupe au gala des Ambassadeurs avec Mme Marcel Bourseau.

ERIC MOLNER ET PAULE DE BEAUMONT ONT VOULU SE PRÉCIPITER DU PLONGEOIR. NOTRE COLLABORATEUR, DÉGUISÉ EN ÉMIR, LES A SUPPLIÉS DE N'EN RIEN FAIRE.

A DEAUVILLE, TANDIS QUE L'AGA KHAN DISPUTAIT DES PARTIES DE GOLF ACHARNÉES, SON FILS, LE PRINCE ALI KHAN, PRÉFÉRAIT LE ROLE PAISIBLE DE SPECTATEUR. IL SUIVIT AVEC ATTENTION LES ÉPREUVES HIPPIQUES. CI-DESSOUS : LA PRÉSENTATION DU NOUVEAU BALLET DU MARQUIS DE CUEVAS.

A CANNES, LA PRINCESSE FAYZAH, SŒUR DE FAROUK, ET LE COMMANDANT DU PORTE-AVIONS AMÉRICAIN « CORAL SEA ».

LA TRIBUNE DES PROPRIÉTAIRES FEMMES...

... ET CELLE DES PROPRIÉTAIRES HOMMES.

pagne d'une musique de Byron Schiffman. On fit fête à la chorégraphie ingénieuse imaginée par Georges Skibine, qui s'interprète lui-même avec l'expressive Marjorie Tallchief et l'impressionnant Donald Spottswood.

Le *great event* fut à coup sûr la magnifique soirée des Ambassadeurs. Quelles robes ! Et quels bijoux ! L'Aga Khan, qui s'astreint chaque matin à faire 4 kilomètres pour aller au golf, était là, naturellement, ainsi que la bégum et le prince Ali Khan. Et puis des princesses encore, des maharajahs, de grands noms de l'aristocratie, des illustrations du théâtre, du cinéma et de la finance.

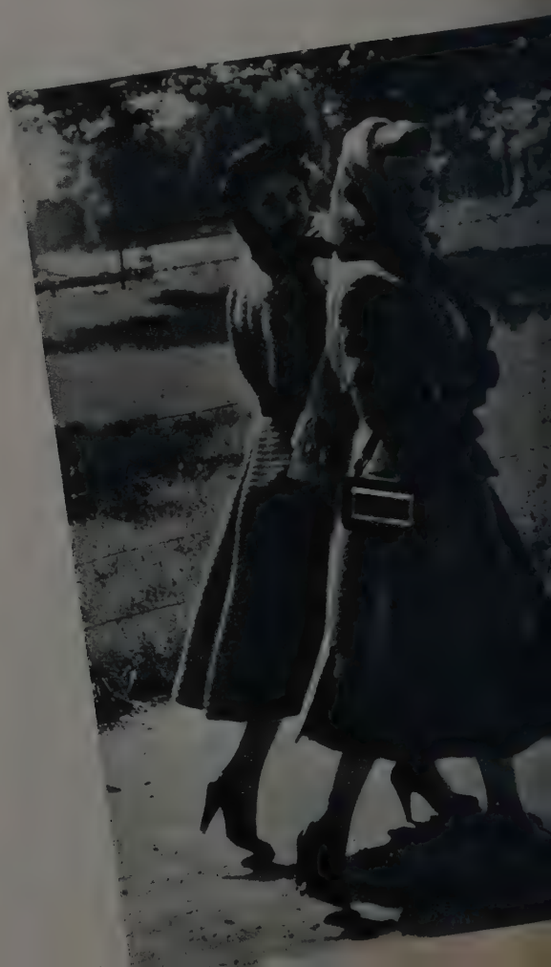
Après la soirée on se pressa autour des tables de jeu. Beaucoup de monde aussi au Brummell et à La Malibran. Bien entendu, la tradition du feu d'artifice fut respectée. Il fut ce que doit être un feu d'artifice : éblouissant. Et ce n'est que l'aube levée que chacun s'avisa qu'il était temps de regagner son lit, en attendant d'aller saluer le soleil, en son bar... évidemment.

Mme BOUSSAC (CI-DESSUS) AU DINER DES AMBASSADEURS. Mme VOLTERRA (CI-DESSOUS), DONT LE CHEVAL ARRIVA TROISIÈME DANS LE GRAND PRIX, DANSA GAIMENT LE SOIR.

DEUX « VEDETTES » DE DEAUVILLE : COAST GUARD, VAINQUEUR DU GRAND PRIX, ET UN MANNEQUIN DONT L'ÉLÉGANCE FUT REMARQUÉE.

JEANNE LANVIN ENSEMBLE ET R

ALEX MAGUY DEUX MANTEAUX CHA



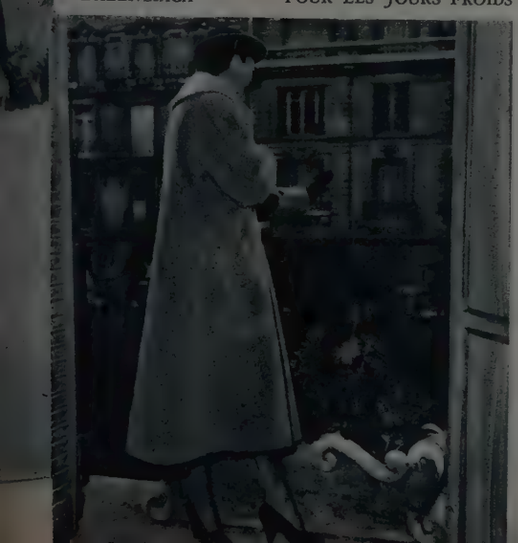
Madame, votre couturier vous propose:

ACQUES FATH — CORSAGE UNI, JUPE ÉVASÉE A CARREAUX.

GERMAINE LECOMTE — ROBE D'APRÈS-MIDI

SCHIAPARELLI — VESTE LAINAGE, ROBE A BUSTE DE SATIN.

BALENCIAGA — POUR LES JOURS FROIDS



... Il vous propose, assurément, des choses ravissantes, votre couturier. Les collections sont pleines d'attraits. Et comme, en fin de compte, c'est vous, madame, qui décidez, c'est votre goût qui s'impose. Votre embarras sera surtout l'embarras de choisir. Cette saison, la ligne, paraît-il, s'allonge, les hanches sont « dessinées », la taille est bien marquée. Du moins on me l'a dit. Mais une bonne photographie vous en apprendra plus sans doute qu'une longue description. On dit aussi qu'on verra de belles redingotes et que le manchon se portera beaucoup. Espérons que l'hiver n'en prendra pas prétexte pour se montrer sévère. L'imagination des princes de la couture demeure digne d'admiration. Ils savent ajuster leur fantaisie aux rigueurs classiques et allier le somptueux à la simplicité. Néanmoins, cet automne n'est pas celui des bouleversements dans la mode. Il n'y a pas de révolution, m'a confié une spécialiste. Eh bien, ma foi, tant mieux ! On lit déjà tant de mauvaises nouvelles !

THADDÉE NATANSON EST MORT

IL ANIMA UN GRAND MOMENT DES LETTRES ET DES ARTS

Avec Thaddée Natanson, qui vient de mourir à quatre-vingt-deux ans, disparaît un assez rare spécimen d'homme. Passionné d'art et de littérature, il n'a point voulu être un écrivain professionnel, et ce n'est que tardivement qu'il a consenti à livrer la gerbe de ses souvenirs et de ses réflexions.

Pourtant, il ne fut pas qu'un amateur de classe exceptionnelle, un dilettante à qui son goût et sa culture assuraient des plaisirs délicats et renouvelés.

Encore que ses deux frères aient été associés à son activité, on peut dire que la grande œuvre de Thaddée Natanson fut cette *Revue Blanche* dont le nom est lié à tout un aspect de l'histoire d'avant ce siècle et des toutes premières années de celui-ci. Il en fut le fondateur, il la dirigea de 1891 à 1903. A peu près tout ce qui comptait à cette époque dans les lettres et les arts passa par cette maison, où les essais hardis et les idées neuves étaient bienvenus. Félix Fénéon en était le secrétaire. Le futur inventeur des nouvelles en trois lignes dans un quotidien aujourd'hui disparu était déjà cuirassé d'humour glacial et de paradoxes déconcertants. Pour se délasser du droit administratif Léon Blum s'essayait à la critique littéraire. Qui ne vit-on pas à la *Revue* ? Edmond Sée et Romain Coolus, survivants de ces années, pourraient encore rappeler les ombres et les propos d'Henri de Régnier, de Mallarmé, de Gustave Kahn, d'Alphonse Allais, de Tristan Bernard, de Pierre Louys, d'Octave Mirbeau, de Lugné-Poe, de tant d'autres... Et pour les peintres on relèverait les noms de Toulouse-Lautrec, de Vuillard, de Roussel, de Maurice Denis.

Ce fut là que Thaddée Natanson joua son véritable rôle, celui auquel le préposaient son tempérament et ses goûts, un rôle d'animateur et, comme on l'a dit justement, « d'excitateur ». Mieux que personne il savait suggérer, conseiller, orienter ; il aidait ceux qui le consultaient à prendre conscience de leurs moyens. C'était sa vocation de « diriger » ainsi, et c'était son plaisir. Parfois même il alla plus loin. On sait qu'il signa avec Octave Mirbeau *le Foyer,* qui fit connaître au Théâtre-Français des soirées, lesquelles sentaient l'émeute. Il documenta Mirbeau en d'autres circonstances, pour *les Affaires sont les affaires* notamment, et son apport aurait pu passer pour une collaboration.

Admirablement informé des hommes et des œuvres, ayant été mêlé à tous les mouvements artistiques, il n'éprouvait pas le besoin de raconter et de se raconter la plume à la main. Ses amis le pressaient de ne pas laisser perdre tant de mots retenus, d'anecdotes, de scènes saisies sur le vif et dont il illustrait sa conversation. Enfin, à soixante-dix-neuf ans, il se décida. Un volume parut : *Peints à leur tour.* Tous les grands peintres que Thaddée Natanson avait approchés et connus y revivent, « peints à leur tour », et l'on pourrait dire peints par eux-mêmes, car ce sont leurs gestes, leurs propos qui les replacent dans la vie, et l'auteur n'a cherché qu'à bien éclairer ses modèles.

Grâce à lui survivent non pas seulement des techniciens d'un art, mais des hommes. Autour des peintres, d'ailleurs, surgissent maints autres personnages représentatifs d'un temps où l'esprit — l'esprit de mots, du moins — semble avoir été courant. Et les reparties de Lucien Guitry s'entrecroisent avec les fulgurantes saillies de Forain.

D'avoir débuté octogénaire chez l'éditeur n'avait point incité Thaddée Natanson à se contenter de la moisson d'un livre. La mort l'a pris alors qu'il corrigeait les épreuves d'un *Toulouse-Lautrec,* qui paraîtra dans quelques semaines. On n'écrira pas l'histoire d'une longue et fertile période d'art du XIXe siècle sans citer ce nom et invoquer le témoignage de cet homme délicat et désintéressé, de cet « honnête homme ».

Par intérim,
Roger Dardenne.

LE LIVRE DU JOUR

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

LES LETTRES D'AMOUR DE JULIETTE DROUET

Juliette Drouet laissera loin derrière elle les plus grandes amoureuses que l'on connaisse, pour la raison que nulle autre, entre les plus célèbres, n'a écrit à son amant, pendant un demi-siècle, tous les jours et souvent deux fois par jour. Ainsi le regretté Paul Souchon nous a-t-il invités à admirer ce chef-d'œuvre épistolaire unique en son genre quand il préparait le recueil des lettres de Juliette à Victor Hugo, qu'il n'a pas pu voir imprimé avant de mourir.

Disons-le tout de suite : cette publication est rendue plus émouvante par les circonstances qui l'entourent. On va voir comment la plus brûlante histoire d'amour triomphe dans l'immortalité à l'heure même où la mort attendait ceux qui se sont consacrés à en garder le témoignage.

Juliette Drouet n'a pas écrit moins de dix-huit mille lettres à Victor Hugo. Celui-ci les avait toutes conservées, et quand il mourut voulut qu'elles fussent rendues aux héritiers de sa maîtresse. Cette correspondance devint par la suite la propriété du peintre Louis Icart, qui, avec sa femme, se fit le gardien de ce document incomparable. C'est chez eux que Paul Souchon, quand il était conservateur du musée Victor-Hugo, prit connaissance des dix-huit mille lettres ; il allait travailler, durant les douze dernières années de sa vie, à en faire le dépouillement. Il a décrit lui-même les étuis de maroquin rouge d'où il a vu s'échapper ce flot de vieux papiers avec leur écriture frémissante, leurs pâtés d'encre sur lesquels brillent encore des parcelles de poudre d'or, avec des taches de larmes aussi, qui ont brouillé plus d'un mot.

De ces dix-huit mille lettres Paul Souchon entreprit de choisir les plus remarquables, les plus belles — au nombre de mille et une, comme les nuits de Schéhérazade. C'est ce recueil qu'il a établi, préfacé, annoté. C'est ce livre qui vient de paraître, sous le titre *Mille et une Lettres d'amour à Victor Hugo* (Gallimard). Dans ce volume, Juliette et Victor allaient revivre de la vie ardente que leur amour avait animée. Mais tandis que l'ouvrage était sous presse, Louis Icart et Paul Souchon allaient s'éteindre tour à tour : le premier est mort le 29 décembre 1950, le second, le 4 février 1951. La passion de Juliette Drouet survit à ceux qui ont mis une véritable dévotion à en entretenir le culte.

La maîtresse de Victor Hugo se peint elle-même dans ces lettres qui jalonnent les trois quarts de sa vie. Et ce portrait de femme s'inscrit peut-être dans les limites d'une nature qui n'avait pas reçu, en somme, des dons exceptionnels. Une amante « lyrique, éperdue et pot-au-feu », l'a définie un jour Robert Kemp avec une ironie assez juste. Il est vrai que les explosions de tendresse de « Juju » à l'égard de son « Toto » ne cherchent ni ne trouvent le sublime, le plus souvent. Olympio descend de son socle quand sa Juliette se pend à son bras. Si ses lettres nous la révèlent avec une franchise totale, si elles nous livrent sa fantaisie, son enjouement, ses enthousiasmes, et aussi ses jalousies et ses souffrances, elles ne font pas apparaître dans la galerie des amantes célèbres une femme dont la personnalité apporte une grandiose réplique à l'homme de génie dont elle partage le destin. Entre Béatrice et Juju il y a un abîme, assurément.

Seulement ces lettres de Juliette à son Victor, c'est un livre d'amour dont il n'y a pas une page, pas une ligne qui ne brûle d'une passion jamais apaisée. On pense à la partition de *Tristan et Isolde,* où, de la première à la dernière note, un sang enfiévré fait battre des cœurs haletants. « J'ai le délire de l'amour comme d'autres ont le délire de la fièvre », écrit Juliette un jour. C'est vrai. Elle manque de génie, disais-je. Mais elle a celui d'aimer.

Sa passion est vraiment comparable à celle du Tristan de Wagner, et qui se croit divinisée par la puissance d'une ardeur tout humaine. « *Je t'aime,* écrit Juliette, *c'est l'étoile et Dieu.* » Pour parler de cet ineffable bonheur il lui paraît naturel d'user du langage des choses sacrées.

Dirai-je que je me sens, en lisant ces lignes, plus gêné que Juliette ne le fut sans doute en les écrivant ? Il est encore heureux qu'elle n'ait pas glissé là-dedans le mot Trinité... Mais non, gardons-nous d'être cruels. Cette grande passionnée était une magnifique ingénue.

PETITES CHRONIQUES

LE FESTIVAL DE DELPHES

Parmi tant de festivals qui, de Salzbourg à Besançon et d'Avignon à Edimbourg, ont retenu cette année encore l'attention de tous les amateurs de musique et de théâtre, celui qui a eu lieu récemment à Delphes est passé presque inaperçu. Pourtant nul ne contestera l'intérêt de la représentation, dans un cadre où leurs répliques retentirent déjà voilà près de vingt-cinq siècles, des chefs-d'œuvre de la tragédie grecque. Les organisateurs du festival remportèrent en particulier un beau succès en montant *Œdipe roi* en présence de LL. MM. le roi Paul et la reine Frédérique.

NÉCROLOGIE

Constant Lambert

Constant Lambert, qui vient de mourir à l'âge de quarante-cinq ans après une brève maladie, avait été le premier compositeur britannique à qui Serge de Diaghilew eût demandé la musique d'un ballet russe. C'est ainsi qu'il écrivit, en 1926, *Roméo et Juliette*. Connu surtout comme compositeur d'œuvres chorégraphiques, directeur musical des ballets « Sadler Wells » de 1932 à 1947, Constant Lambert était aussi chef d'orchestre. Sa dernière œuvre, *Theresias*, avait été présentée à Londres en juillet dernier.

Cora Laparcerie

Née près de Bordeaux, Cora Laparcerie, qui vient de mourir à Paris dans sa soixante-dix-septième année, montra dès sa prime jeunesse des dispositions pour le théâtre. Coquelin décida sa famille à la laisser venir à Paris. Antoine l'engagea à l'Odéon, où elle joua de nombreux rôles, servie par un physique avantageux et une voix sonore. Après avoir joué sur différentes scènes elle prit la direction des Bouffes-Parisiens, puis plus tard de la Renaissance, où elle monta des pièces qui n'étaient pas toutes d'une haute qualité mais dont quelques-unes obtinrent de retentissants succès. Actrice de talent, Cora Laparcerie était un cœur généreux. Elle fit beaucoup pour ses vieux camarades et aussi, en 1914, pour les soldats. Elle avait épousé l'auteur dramatique Jacques Richepin et était ainsi la belle-fille de l'auteur du *Chemineau*.

COURRIER MEDICAL

Vivisection

On ne saurait donner trop de publicité aux heureuses interventions de l'Union internationale contre la vivisection et la physiologie expérimentale sur les animaux. Cette association, nous dit la presse quotidienne, lance une campagne de pétitions et organise une enquête sur les expériences. Parce que, n'est-ce pas, ces ablations d'estomac devenues quasi sans danger, cette chirurgie des greffes d'organes aux résultats dès maintenant palpables, cela peut s'apprendre sans doute sur un mannequin de bois et de ficelle ; ces dosages d'hormones et de vitamines, cela peut se faire évidemment dans une burette, et c'est par vice que les biologistes emploient les unités-lapins et les unités-souris. Il est vrai qu'on nous dit que Paul Léautaud est président d'honneur de cette association. Paul Léautaud, le cynique, qui assistait à la mort de ses proches « pour voir », est certainement la personne la plus qualifiée pour sauver une vie de chien. — R.-J. M.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE ANCIENNE :

Emile Mireaux, *la Reine Bérénice* (Albin Michel, 254 pages). Voici un livre qui par la sûreté de sa documentation et sa valeur critique épuise le sujet, mais nous livre une image de la « reine juive » singulièrement différente de l'héroïne de Racine. Bérénice était, par son atavisme arabe ou iduméen, une fille du désert, hantée par un frénétique appétit de domination et de richesse. Elle grandit à Tibériade dans une ambiance de récits bibliques, puis à Antioche, foyer d'intrigues politiques et dynastiques, où elle eut la révélation de la grandeur romaine. Tibère mit aux fers son père Agrippa, que Caligula investit d'une petite royauté, étendue par Claude à toute la Judée. Elle achève son éducation à Césarée, puis à Jérusalem. A treize ans sa carrière politique commence : elle épouse Hérode, roi de Chalcis, et s'initie dans cette capitale lilliputienne mais turbulente aux secrets et aux vicissitudes tragiques de la politique. Veuve à vingt ans, elle va exercer avec son frère Agrippa II une dyarchie incestueuse de trente années.

C'est devant Agrippa et Bérénice que comparaît saint Paul à Césarée : cet épisode, relaté par les *Actes des Apôtres*, a été contesté par l'école néo-testamentaire, mais M. Mireaux en soutient l'authenticité par de solides raisons.

L'insurrection de 66 à Jérusalem, où Bérénice se révèle femme de tête à côté d'un frère pusillanime, l'oblige à se réfugier à Antioche.

Puis c'est la grande aventure qui a fixé le nom de Bérénice dans l'histoire et la littérature : sa liaison de douze ans avec Titus, après leur première entrevue à Ptolémaïs. C'est malheureusement la période de sa vie sur laquelle nous sommes le plus mal renseignés. Elle assiste peut-être à l'agonie de Jérusalem, drame psychologique et militaire où son rôle lui attire les foudres des rigoristes juifs : comment ne pas voir en elle « la mère de toutes les impudicités » dont parle l'Apocalypse ?

Elle revit avec Titus le drame d'Antoine et de Cléopâtre. Titus l'installe au palais ; sa liaison — légitimée par le mariage — avec l'Orientale, la « reine juive », fait scandale à Rome. Alors qu'il n'est encore qu'héritier présomptif il l'éloigne de lui : *invitus invitam dimisit*, dit avec une dramatique concision l'historien latin. Elle s'évanouit comme un fantôme dans la nuit de l'histoire : on ne sait rien de sa retraite ni de sa mort...

Récit passionnant, tout imprégné de cette atmosphère d'Orient dont M. Emile Mireaux nous restitue les remous tragiques et passionnels avec la maîtrise de son érudition.

LA GUERRE DE CORÉE :

Paul Mousset, *Parallèle 38* (N. R. F. Gallimard, 294 pages). Les lecteurs de *France-Illustration* ont pu apprécier la probité et la documentation des reportages qu'a publiés Paul Mousset, avec l'autorité que lui confère sa vieille expérience de la vie asiatique.

Il a accompagné comme correspondant de guerre le bataillon français ; c'est un témoin de cette héroïque et décevante croisade de l'O. N. U. dont il narre les épisodes comme autant de scènes vécues où le pathétique domine, mais d'où l'humour n'est jamais absent. Passant avec élégance sur les risques personnels qu'il a courus, il nous fait assister à une série de tableaux d'où se dégage le sens profond de cette lutte où une poignée de Français admirablement commandés ont forcé l'admiration de nos alliés. Son récit de la reprise de Wonju mérite de prendre place dans une anthologie de nos gloires militaires.

Nul livre n'est plus actuel que celui-là : il nous aide à comprendre le drame qui s'est joué là-bas et qui est bien fait pour rendre aux Français sceptiques ou abusés la confiance dans la valeur de leur armée et de ses chefs.

ALBERT MOUSSET.

LA SEMAINE HIPPIQUE

La saison bat son plein à Ostende. L'une des vedettes en est le colonel Lewellyn...

Jamais on ne sauta autant d'obstacles qu'en cet été incertain. A Châteaudun, place du 18-Octobre, concours hippique de tradition. Le chevalier d'Orgeix, « enfant chéri de la victoire », enlève quatre premiers prix avec Arlequin D. « Posant à plat » après un fulgurant sans faute, il eut toutes les tribunes pour lui. En selle à nouveau sur Kildias, il monopolise la 3e série de l'Elevage... une manière de trust !... A-côtés très brillants, soirée dansante, théâtre de verdure. Les environs donnèrent à plein... duc de Valençay, comte de Felcourt, comte et comtesse de Marey. Le colonel de Ponton d'Amecourt régna en maître sur les tracés.

Cabourg fut à la gloire de l'élevage normand. Les pistes aérées du champ de courses réduit à l'échelle du tournoi mirent en valeur l'action des jeunes chevaux. Djina, au marquis de Neuville, s'adjuge la 1/2 finale d'un championnat opposant l'élite des quatre ans. Après deux barrages de puissance, la coupe s'inscrit au palmarès de M. Navet ; bravo pour la jument Bricole, si haute, si bondissante. Au pesage, Mme Bonnefont, le marquis de Naurois-Turgot, M. de Guillebon. M. Ed. Henry, président, était à la base de cette probante réalisation.

TRÉ-HARDY.

... On le voit ici, sur Fox Hunter, auprès de Mlle Bonneau, sur A l'étendard.

L'A.-E. F. A L'EXPOSITION DE LÉOPOLDVILLE

L'importante participation apportée par l'A.-E. F. à la foire-exposition de Léopoldville a marqué avec éclat les progrès de notre belle colonie. Son hall, qu'inaugurèrent le haut commissaire Cornut-Gentille et le gouverneur général Junker (ci-dessus), ne couvre pas moins de 1.000 mètres carrés. Des stands réservés aux principales productions du pays, notamment au coton, voisinent avec ceux où sont exposées les réalisations des industries légères et de l'artisanat local. Les grandes compagnies de transport sont également représentées et une synthèse de toutes les activités de l'A.-E. F. est offerte sous forme de cartes, brochures, dépliants et publications divers par le service de l'information du Gouvernement général.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le village d'Agape

De nombreux protestants italiens et étrangers ont inauguré à Praly, dans les vallées vaudoises du Piémont, le village d'Agape, dont la construction est le fruit du travail

poursuivi pendant cinq années par de jeunes volontaires d'une trentaine de pays appartenant à diverses confessions (réformés, luthériens, anglicans, vaudois, etc.). Ce village a été réalisé par l'architecte florentin Leonardo Ricci d'après les conceptions du pasteur Tullio Vinay. Il comprend un vaste bâtiment affecté à divers usages, une église en plein air et trois dortoirs et a été remis solennellement au représentant du Conseil œcuménique.

Le nouvel évêque d'Orléans

Mgr Picart de la Vacquerie, inspecteur en chef des aumôniers des forces d'occupation françaises, a été nommé évêque d'Orléans.

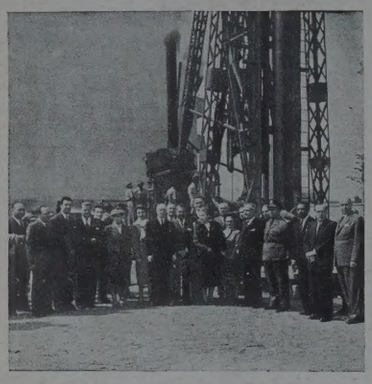
Né à Charenton le 22 juillet 1893, ordonné prêtre en 1921, il fut nommé curé de Saint-Lambert de Vaugirard en mai 1941. Le 6 juillet 1944 il fut arrêté par la Gestapo, interné à Fresnes et à Compiègne. Mais la désorganisation des transports empêcha le départ de son convoi vers l'Allemagne.

Mgr Picart de la Vacquerie fut désigné en juillet 1946 comme aumônier-inspecteur des troupes d'occupation, avec rang de général de brigade.

Le 17 juillet le Saint-Siège le nomma évêque titulaire de Doara, tout en le maintenant à son poste en Allemagne. Il fut sacré à Notre-Dame de Paris le 9 octobre 1946 et intronisé le 1er novembre en l'église collégiale de Baden-Baden.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

La « Maison de France » au Brésil



Depuis une vingtaine d'années la France possédait en plein centre de Rio-de-Janeiro un vaste terrain, don du gouvernement brésilien. Sur cet emplacement devait s'élever une « Maison de France » où seraient centralisés tous nos services et qui comprendrait en outre un club et plusieurs salles réservées à des activités culturelles. Sous l'énergique impulsion de M. Gilbert Arvengas, ambassadeur au Brésil, et de M. Vuilliod, attaché financier, la construction vient d'en être enfin entreprise. Haut de quatorze étages, cet immeuble, dont la conception est due aux architectes Jacques Pilon et Auguste Rendu, à l'ingénieur Pierre Moreau, mesurera 40 mètres sur 20. M. Arvengas a inauguré les travaux en présence du préfet de Rio, du représentant du ministre des Affaires étrangères brésilien, du personnel de l'ambassade et des représentants de la colonie française.

La clef de Paris

Au temps où les villes s'enfermaient derrière des remparts, les clefs des portes jouaient un grand rôle dans la vie de la cité. Lorsque le roi de France nouvellement couronné entrait en grande pompe dans sa bonne ville de Paris, les notables les lui offraient en hommage. Aujourd'hui encore, en de nombreux pays, les grandes cités remettent des clefs symboliques aux personnalités importantes qui les visitent. C'est ainsi que, lors de son voyage aux U. S. A., M. Vincent Auriol reçut les clefs de Washington. Cette tradition va renaître dans notre capitale grâce au syndic du conseil municipal, M. Coirre, qui a demandé au maître ferronnier Bricard d'établir le modèle de la clef parisienne. Celle-ci sera en bronze doré. Sur l'avers de l'anneau figureront la nef et la devise *Fluctuat nec mergitur*.

Un ancêtre

Les seize meilleurs élèves du collège La Pérouse et de l'école des Sœurs maristes de Nouméa, en Nouvelle-Calédonie, ont été récompensés de leur travail par un voyage de trois semaines que leur a offert le gouvernement français. Leur circuit les a menés à Sydney. Visitant le muséum de cette ville, ils ont pu y admirer la reconstitution d'un kangourou géant, animal de 3 mètres de haut, dont les descendants, de taille réduite, parcourent aujourd'hui encore les steppes d'Australie.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Ph. Lefrançois et P. Boussel : *Petits Musées et Joyaux de l'Ile-de-France* (Edit. internationales).

Ce petit volume — petit par le nombre de pages, mais véritablement « bourré » de renseignements — fait partie de l'encyclopédie pittoresque dirigée par Jean Hermont. Il est consacré à la région qui s'étend au nord de la Seine et de la Marne ainsi qu'au musée de l'Ile-de-France à Sceaux. Ses auteurs y ont dépensé des trésors d'érudition, qu'ils exploitent d'ailleurs avec la plus élégante discrétion et qui rend leur ouvrage de la plus attrayante lecture. Il est fait pour tous ces « explorateurs audacieux » dont parlent spirituellement MM. Lefrançois et Boussel et « qui cherchent à connaître ce qui se trouve, presque ignoré, à deux pas, avant d'aller voir ce que tout le monde a déjà vu, très loin ».

Recettes et Paysages de France (Publications françaises).

Voici un excellent exemple de la façon dont le « gastronomadisme » — ainsi parle Curnonsky, autorité illustre en ces matières — peut trouver une expression littéraire. Le tourisme et la gastronomie sont en effet les deux piliers de cette collection nouvelle, dont les auteurs, conduits par M. P.-E. Lamaison, se sont donné pour tâche de recueillir à travers les provinces ces recettes succulentes qui font la gloire de la cuisine nationale. Elles sont l'œuvre de chefs fameux et aussi de ces nombreux « cordons bleus » attachés à maintenir amoureusement une tradition et qui savent que la cuisine est un art. Mais les livres de cette collection, si joliment présentés et illustrés par de bons dessinateurs — les premiers sont consacrés au Sud-Ouest, Pyrénées, Gascogne, et Sud-Est, Provence, Dauphiné, Lyonnais, Corse — ne sont pas seulement des manuels de cuisine. Ils plairont aussi par leur évocation des sites, des monuments et par la bonne venue des textes, où se déploie la verve du prince Curnonsky.

Jean Piveteau (professeur de paléontologie à la Sorbonne) : *Images des mondes disparus* (Masson et C^ie^, 157 pages).

Ouvrage d'une présentation soignée, bien illustré, au courant des plus récentes découvertes, c'est une intéressante introduction à la paléontologie et à la préhistoire. On voit vivre les faunes disparues, on voit apparaître les vertébrés, les mammifères, l'homme. Les grands problèmes : extinction des espèces, apparition de l'homme, etc., sont abordés selon les principales hypothèses de Lamarck, Cuvier, Darwin, etc. Un livre sérieux, mais agréable, qui n'est pas seulement destiné aux spécialistes ou aux étudiants, mais qui doit aussi toucher les gens cultivés ; on y trouve les notions indispensables propres à faire comprendre ces importants sujets.

André Figueras : *Onze Novembre* (Le Rebec).

De volume réduit, puisqu'elle ne contient qu'un poème, la nouvelle plaquette d'André Figueras est riche de substance. Elle nous montre une fois de plus, en des strophes pleines d'une virile énergie, que l'auteur de *Châteaux en azur*, dédaignant les subtilités décadentes et les recherches byzantines, tente résolument de remplir la mission assignée au poète par Vigny : « Chercher aux étoiles quelle route nous montre le doigt du Seigneur. »

Samivel : *Contes à pic* (Arthaud).

Alpiniste, illustrateur, écrivain, Samivel a déjà donné plusieurs exemples de ses talents divers. Il offre dans ce nouveau livre une série de contes de tons très variés et dont l'action se déroule toujours dans le décor de la montagne, vue par un homme qui la connaît bien. L'humour et la poésie s'y mêlent et le drame y voisine avec de naïves légendes. On sera sensible au charme de cet ouvrage que rehaussent une couverture en couleurs et dix lavis hors-texte de l'auteur.

Etienne Bruhl : *Variantes, Nouvelles et Pastiches* (Arthaud).

La montagne est à l'ordre du jour. Des Alpes à l'Himalaya, en passant par les Andes et le Groenland, ce ne sont qu'exploits surhumains ou catastrophes d'égale envergure, « premières » sensationnelles ou chutes effroyables. Le nouveau livre d'Etienne Bruhl vient bien à son heure, car il nous apporte un témoignage vécu et assez nuancé d'humour pour souligner, dans les entreprises les plus grandioses, un côté parfois cocasse, mais toujours humain.

L'auteur d'*Accident à la Meije* avait déjà vu couronner par le jury du Grand Prix littéraire de la montagne 1950 (prix Neige et Glace) une nouvelle intitulée *la Variante des Anglais*. Les autres récits qui accompagnent cette dramatique aventure sont également fertiles en péripéties où le lecteur passe de l'angoisse à l'imprévu le plus divertissant.

Quant aux *Pastiches*, depuis Reboux et Müller personne n'en avait donné d'aussi savoureux. De Marcel Proust à François Mauriac, en passant par Valéry, Sartre, Claudel, Colette, etc., c'est toute une série d'ascensions imaginées *à la manière de* ces illustres contemporains. Brossées de main de maître, ces pages sont suivies d'un prodigieux sonnet, *le Ski*, que n'eût pas désavoué Mallarmé. Le livre finit par un petit chef-d'œuvre, *Joseph*, tragédie alpine en un acte, à la manière de Racine, et dont les camps de prisonniers, au cours de la dernière guerre, avaient eu la primeur.

LA « PÉTANQUE » FAIT DES ADEPTES

A l'issue du 25^e^ championnat de France de boules, dont les épreuves finales, disputées à Casablanca, ont vu la victoire de la *quadrette* de Cannes, un audacieux défi a été lancé à l'équipe triomphante. Celle-ci voyait se dresser contre elle des rivales de poids : les Peter Sisters. Lorsqu'on leur eut expliqué les règles de ce jeu, les sympathiques vedettes se mirent « en position de tir ». Mais il s'agissait évidemment d'un match pour rire, et ce fut, gageons-le, autour d'un pastis que les adversaires se réconcilièrent.

COURRIER DE LA DANSE

Les ballets de l'Amérique latine, de Joaquin Perez Fernandez, au Marigny

C'est tout un voyage. Chez les Incas, au Pérou, au Chili, à Panama. Ces danseurs recréent un monde où la cruauté, la nostalgie et l'enfance se mêlent. Ils chantent, ils pleurent des poèmes, ils laissent glisser leurs mains le long des guitares, ils vivent. C'est beaucoup plus qu'une compagnie de ballet. C'est un groupe humain parfaitement homogène et qui trouve en lui-même sa propre raison d'être ; le spectacle pourrait n'avoir ni commencement ni fin.

Il y a presque toujours dans ces danses de brusques revirements : en pleine tristesse fuse un rire, et la nuit éclate tout à coup de soleil.

Je préfère à tout l'extraordinaire poème « de velours noir » que Paco Sanchez danse avec Maria Candelaria : « Si tu me refuses l'eau, je perds la vie. » Il est tout intérieur, lourd de sens.

Diverses influences dan ces danses : Espagne, Russie, France. On retrouve le Zapatéado, mais aussi la contredanse et la pavane. Beaucoup de richesse et une joie certaine.

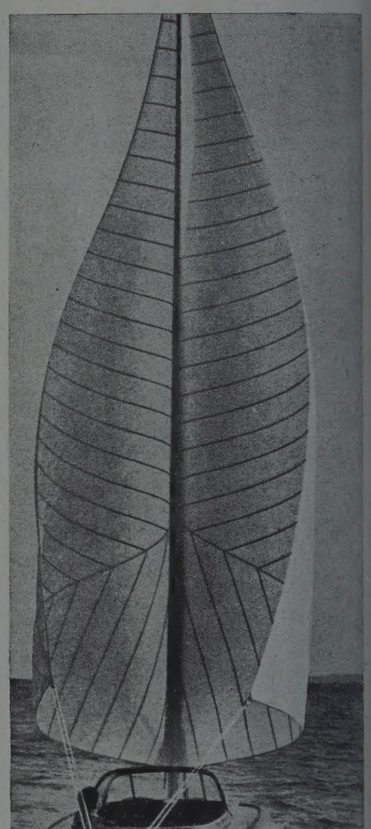
MARTINE CADIEU.

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

Un voilier original

Ce voilier norvégien est équipé d'un mât pivotant et de deux voiles jumelles qui modifient complètement la manœuvre et permettent, entre autres, de le diriger sans quitter la cabine.

Le mât est monté sur un pivot à son extrémité inférieure. Il supporte deux voiles



identiques cousues à l'avant. Lorsque le vent vient de côté, elles restent collées l'une à l'autre ; dès que le vent souffle de l'arrière elles se dédoublent — ainsi qu'on le voit sur notre cliché. Pour réduire la voilure il suffit de faire tourner le mât au moyen d'une poulie. Au port, toute la voile s'enroule autour du mât.

Matelas pneumatique

Destiné à remplacer les matelas de laine aussi bien que ceux à ressorts métalliques, ce nouveau modèle, fait exclusivement de matière plastique, est composé de 136 cubes séparés, emplis d'air. Chaque cube est scellé individuellement. L'ensemble, très confortable, affirme-t-on, pèse moitié moins que les modèles classiques.

LE BRIDGE (N° 94)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 80

LE MORT : ♠ A R 5 ♡ 3 2 ◇ A R 3 2 ♣ 6 4 3 2

NORD / OUEST EST / SUD — ♠ 9 7 4 3 2 ♡ D V ◇ D V 10 9 ♣ R 5

Les enchères :

NORD	SUD
1 ◇	2 ♣
3 ♣	3 S A

Ouest entame du ♡ 10 et Est prend du V, qui fait la levée.

Est continue par ♡ D, Sud met un petit ♡ et Ouest prend du roi.

Ouest joue ensuite ♡ 4 pour faire tomber le ♡ as de Sud.

Quel doit être le plan de défense d'Est ? Est doit jeter son ♣ R sur le 3e tour de ♡, dans l'espoir de créer une rentrée à Ouest, s'il a par hasard ♣ V x x ou ♣ D x, ce qui permettrait à Ouest de reprendre la main avec ce ♣ et de passer ses ♡, assurant la chute.

Imaginons les deux diagrammes suivants :

♣ 6 4 3 2 / ♣ V x x / NORD OUEST 1 EST SUD / ♣ R 5 / ♣ A D x x

♣ 6 4 3 2 / ♣ D x / NORD OUEST 2 EST SUD / ♣ R 5 / ♣ A V x x x

Si Est ne défausse pas son ♣ R, Sud laissera ce roi faire la levée quand Est le mettra, au 1er ou au 2e tour de ♣. Et il est sans danger qu'Est prenne la main puisqu'il n'a plus de ♡ à renvoyer.

Le jeu de Sud sera facile. Après avoir pris du ♡ as, il remontera au mort, disons avec le ♠ roi, et jouera le ♣ 2. Si Est met son ♣ roi, Sud le laissera faire la levée. Ou si Est met son ♣ 5, Sud mettra la D dans 1 et l'as dans 2; et donnera la prochaine levée de ♣ à Est.

Si, au contraire, Est a brillamment défaussé son ♣ roi, Sud ne pourra faire que deux levées à ♣ dans 1, qu'une dans 2, avant de donner la main à Ouest à ♣. Et Sud ratera ses 3 S A, même si, comme il est probable, il a ♠ D V x.

Cette belle défense d'Est est un exemple de la manière dont il faut raisonner lorsqu'on n'est pas soi-même demandeur.

Remarquez qu'il ne s'agit pas de courage, mais simplement d'imagination et d'intérêt bien compris. Est sait que son ♣ roi n'a pas grande valeur après l'annonce 2 ♣ de Sud. Est se rend compte que si Sud a ♣ A D V x, les 3 sans atout sont imperdables, puisque Sud fera : ♠ A R + ◇ A R + ♡ A + 4 levées à ♣ = 9 levées.

Est fait donc un effort d'imagination pour trouver une situation vraisemblable qui lui donne une chance de faire échouer le contrat. Et si Est est attentif, il a dû être aiguillé sur le chemin de la bonne hypothèse par le ♡ 4 joué par Ouest, à la 3e levée. Ouest pouvait jouer n'importe quel ♡ pour faire tomber le ♡ as. Or Ouest a choisi son plus petit ♡, le 4, puisque le mort a le 2 et le 3. Il est vraisemblable que ce ♡ 4 est un appel de préférence indiquant qu'Ouest a l'espoir d'une rentrée à ♣.

Exercez-vous à bien jouer la défense. Vous aurez à pratiquer cet art en moyenne deux fois sur quatre, tandis que vous ne mènerez le mort qu'une fois sur quatre, et ne ferez le mort qu'une fois sur quatre également.

Tenez constamment votre imagination en éveil et jouez comme si vous étiez sûr que l'hypothèse défavorable au demandeur se réalisera. Elle ne se réalisera pas toujours et il pourra vous arriver de faire cadeau d'une levée supplémentaire. Mais faire cadeau, même quatre fois, d'une trentaine de points en vaudra la peine si vous faites échouer une seule fois un contrat de manche qui vaut 500 points.

ÉTUDE N° 81

LE MORT : ♠ D 6 3 ♡ 7 4 3 2 ◇ A 8 4 ♣ 7 3 2

entame : ◇ R — NORD / OUEST EST / SUD — 2 ◇

♠ A V 10 9 8 ♡ A D ◇ 7 5 3 ♣ A R D

Sud joue 4 ♠. Ouest entame du ◇ R et Est fournit le 2. Plan de Sud ?

ANDRÉ CHÉRON.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Les concerts donnés par l'Orchestre national dominent toute la production estivale. Ernest Bour veille souvent à leur qualité. Il a dirigé *Iphigénie en Aulide* avec toute la clarté requise pour les pages franches et simples de Gluck. La *Symphonie pastorale* était jouée avec un charme et une souplesse dignes des plus grands éloges. Pour ne pas changer d'ambiance et afin de conserver à cette soirée son caractère artistique, les deux parties en furent reliées par l'excellente rubrique « les Nouvelles musicales », tenue plusieurs fois par semaine par Daniel Lesur et Noël Boyer, qui en un langage élégant relatent brièvement les événements artistiques récents. Ils présentent avec verve un résumé concis mais substantiel des principaux faits artistiques nationaux, internationaux aussi, trouvent l'épithète juste pour les définir, attirent l'attention sur le nouveau programme de l'U. N. E. S. C. O., fixé à l'Assemblée générale de Paris et qui permettra aux jeunes compositeurs de voir leurs œuvres éditées, de les entendre enregistrées, assurant alors leur prompte renommée. Le Festival de Salzbourg fut évoqué ainsi que l'image de Stokovski, le grand chef, avant que le *Concerto da camera* pour flûte, cor anglais et orchestre d'Honegger retentisse, brillamment joué par l'ensemble symphonique ; les parfaits solistes étaient Fernand Dufrène et Paul Taillefer. La séance prit fin aux accents ardents des danses de *Galata* écrites par Zoltan Kodaly.

Sous la baguette de Manuel Rosenthal, un concert de musique française a été donné par les mêmes virtuoses, mais « en différé ». La suite en *ut* mineur de François Couperin le Grand, dont Roland-Manuel assura, dans le respect des textes du XVIIIe siècle, une heureuse transcription orchestrale, tinta délicieusement, précédant *les Fâcheux*, un ballet de Georges Auric d'après Molière et qui remporta un beau succès en 1924 lors de sa création par les ballets russes de Diaghilev. La suite en *fa*, d'Albert Roussel, ardente et drue, formée d'un prélude, d'une sarabande et de la gigue finale, fusa, chaleureuse, en guise de conclusion.

La Boulangère a des écus, opéra-bouffe en trois actes de Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach, a été montée avec un soin parfait. Fanély Revoil y triompha, tant par sa voix exquisement veloutée que par son jeu intelligent et expressif. Elle était brillamment entourée par Jane Rolland, Pierre Germain, Jean-Christophe Benoît, etc. L'orchestre radio-lyrique et les chœurs d'Yvonne Gouverné accompagnaient l'ensemble. Roger Ellis était au pupitre du chef. Mais pourquoi avoir fait interpréter quelques instants auparavant une transcription pour le piano du célèbre *Beau Danube bleu*, de Johann Strauss, tellement fantaisiste qu'elle apparaît fâcheusement travestie ?

W.-L. LANDOWSKI.

PORCS 3.000 fr. pièce, venir choisir. Agneaux, veaux, vente à crédit. Ecrire: Porcherie FARM, MONTESSON, S.-et-O.

Sonora Seul

VOUS DONNE UN PORTATIF QUI ÉGALE LES MEILLEURS POSTES D'APPARTEMENT

"Piléprise"

Le "PILÉPRISE" marche indifféremment sur les piles incorporées ou sur tous secteurs.

C'est un poste exceptionnel d'une conception entièrement nouvelle. 7 lampes - ÉTAGE HAUTE FRÉQUENCE permettant l'écoute parfaite des postes éloignés. Réception sur CADRE ACCORDÉ INCORPORÉ éliminant la majorité des parasites industriels.

En fonctionnement "secteur", utilisation d'une lampe B F. distincte Ce montage permet une grande puissance et une musicalité remarquable. Dispositif spécial RÉGULATEUR de TENSION protégeant les filaments des lampes batterie des survoltages du reseau. RECHARGE AUTOMATIQUE prolongeant 3 fois la duree des piles.

Cadran-miroir qui s'allume automatiquement sur prise electrique, et, sur pile, sur simple pression d'un bouton. Le "PILÉPRISE" peut être fourni dans diverses couleurs ravissantes.

Trois gammes d'ondes : 30 à 52 Metres, 180 à 580 Mètres, 950 à 2.000M. Il ne pèse que 4 kgs.300 avec piles.

DIMENSIONS : Long. 27cm, Haut 21cm5, Prof. 14cm5

32.950 frs

Écrivez-nous pour recevoir sans frais le dépliant contenant toutes les caractéristiques sur ce poste. Demandez le dépliant E4.

Sonora RADIO

USINES ET BUREAUX A PUTEAUX (Seine)

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire. GEORGES OUDARD Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54 Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19 Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale»

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

SEULS FABRICANTS
TISSAGES VOIRON-CHARTREUSE

LA MARQUE SUR LISIÈRES ★★★ IMPRESSIONS DE LYON ★★★ QUI NE SE FROISSE PAS VOUS GARANTIT UN COTON DE QUALITÉ

DESSINÉ PAR
A. Bauchérat LYON